

Rue Mortemart

Alain Zweibaum

Je me souviens, c'était le soir du 6 juin 1944, je venais de me coucher, je m'endormais déjà, quand j'ai entendu ma mère crier. Elle criait comme on dit que les gens crient quand ils ont très peur. Je ne sais pas si mes cheveux se sont dressés sur ma tête, mais ça aurait pu. Je ne l'avais jamais entendu crier comme ça, ma mère, et depuis, c'est une personne plutôt calme, elle n'a plus jamais crié, en tout cas pas comme ça, et de toute façon pas devant moi.

Ce mardi-là avait pourtant bien commencé.

On était en rang, dans la cour de l'école, comme tous les matins. C'était juste avant le lever des couleurs et *Maréchal nous voilà*. Les instituteurs faisaient une drôle de tête, mais ça faisait un moment qu'on y était habitués. Notre instituteur à nous, c'était monsieur Narbonne. Il était très sévère monsieur Narbonne, du genre, pour nous punir, à nous donner des coups de règle sur le bout des cinq doigts réunis, ou pire, à nous obliger à rester debout, les bras en croix, et pas question de les baisser. Mais malgré tout, on l'aimait bien monsieur Narbonne, il avait toujours des histoires intéressantes à nous raconter et des chansons à nous apprendre. Moi, celles que je préférais, c'étaient *Les soldats sont dans la plaine* et surtout *Le chant du départ* et *Ils ont traversé le Rhin avec monsieur de Turenne*. C'était quand même autre chose que l'année d'avant où on s'était tapé *À la claire fontaine*, *Là-haut sur la montagne*, ou celle qu'on chantait en patois et qui racontait une histoire d'oiseau qui chante sous ma fenêtre, pas pour moi, mais pour ma mie qu'est au loin de moi. Justement, monsieur Narbonne était en grande discussion avec mademoiselle Chaput, notre maîtresse de l'année dernière. Elle aussi on l'aimait bien, mais c'était pas pareil, pour moi en tout cas. Elle était blonde, elle portait des lunettes et moi j'étais amoureux d'elle, mais je ne savais pas comment lui dire.

Et puis le directeur est arrivé, il a tapé dans ses mains et nous a demandé de faire silence. « Aujourd'hui, les enfants, il n'y aura pas école, on vous emmène dans la forêt. » Fallait entendre les cris de joie. On a tous lancé nos bérets en l'air tellement on était contents. Enfin, pas tous, ceux qui n'avaient pas de poux. Les autres, ceux qui gardaient leur béret enfoncé jusqu'aux oreilles, même dans la classe, pas question de le quitter. Même que c'était notre grand jeu d'essayer de le leur enlever. Ça nous faisait bien rigoler de voir leur boule à zéro. Surtout celle du grand Matusek, le fils des métayers polonais, ceux chez qui mon père allait parler polonais, chercher des oeufs et écouter la radio de Londres qui faisait cette drôle de musique. D'autres fois, c'était chez les autres métayers polonais qu'il allait, les Nowak. Quelquefois j'allais avec lui. La radio, ça commençait toujours pareil, avec un monsieur qui disait « ici Londres, les Français parlent aux Français », et puis il donnait les nouvelles, mais moi ça ne m'intéressait pas beaucoup, je préférais jouer avec le chien. C'est après que j'aimais bien, quand il disait « maintenant veuillez écouter quelques messages personnels ». C'était rigolo, ces messages personnels qui ne voulaient rien dire. Mais surtout, ce que j'aimais le plus, c'était l'air de radio Paris ment, radio Paris ment, radio Paris est allemand.

« Et le journal, j'ai demandé un jour à mon père, quand on revenait de chez les Nowak, lui aussi il ment ? »

« Le Courrier du Centre ? Il ne raconte que des bobards », il m'avait répondu.

« Pourquoi tu l'achètes, alors ? »

Là, il ne m'avait pas répondu.

« Vous vous mettez en rang par deux et vous arrêtez de crier ! » nous a ordonné le directeur.

En arrivant en bas de la rue, devant l'école des filles, on a vu qu'elles aussi étaient en rang par deux. On a crié « les quilles, les quilles » et le directeur nous a dit de nous taire. On

est passé devant l'église, on a pris la rue qui arrive sur la place du château, là où il y a aussi la gendarmerie, et le monument aux morts et aussi le marché aux bestiaux et juste après, c'est là qu'elle commence, la rue Mortemart où on habite. Mais ce n'est pas par là qu'on est descendu, mais de l'autre côté, jusqu'à la Graîne, juste en face de la vieille porte où j'avais l'habitude de pêcher le goujon. Après, on a traversé le pont, en face de la ferme du père Chalais, qui nous a regardé passer sans rien dire, assis sur son banc, mais on avait l'habitude, parce que le père Chalais, il ne parlait jamais à personne. Ensuite on est monté dans la forêt. C'était un coin que je connaissais bien, c'était là qu'avec les copains on allait ramasser des châtaignes et cueillir des cèpes. Mais ce n'était plus la saison.

Les filles, elles, elles étaient arrivées derrière nous et s'étaient installées pas loin, on pouvait les entendre rire et même qu'il y en avait qui se cachaient derrière les arbres pour nous regarder. Nous on faisait semblant de ne pas les voir.

La directrice de l'école des filles était venue parler avec notre directeur. Après, elle était restée près de lui pour être sûre de ce qu'il allait dire, et lui, il nous a dit que ceux qui iraient du côté des filles seraient punis. « Cent lignes de je n'ennuierai pas les filles. » La directrice avait l'air contente, tellement contente qu'elle était restée avec le directeur un bon moment. Le directeur, c'était ce qu'on se disait, ça n'avait pas l'air de l'amuser. Evidemment, ça n'avait pas traîné, deux cents lignes qu'il a chopées comme punition, le petit Robert, le fils du marchand de peaux de lapins. Mais aussi, qu'est-ce qu'il avait besoin de se vanter d'avoir vu la culotte de la sœur à Papel, et devant la directrice de l'école des filles en plus ! Et même que si ça se trouve, ce n'était pas vrai.

Moi, ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir si Duvoisin n'avait pas oublié ce qu'il devait me donner.

« Tu l'as ? » que je lui ai demandé.

Il l'a sorti de sa poche. Pour un calot, c'était un beau calot, en acier, tout brillant. Des mois que j'en rêvais ! J'en avais bien fabriqué des calots, en terre glaise, que les Philippon faisaient chauffer dans les fours de la tuilerie de leur père. Mais d'abord ils n'étaient jamais tout à fait ronds et surtout ils se cassaient les uns après les autres, et les billes pareil, évidemment. Mais maintenant ça allait changer. Seulement, il allait falloir expliquer à mes parents comment j'avais eu ça. Parce qu'un calot en acier, tout le monde sait que ça coûte vachement cher. Un mois de biscuits vitaminés qu'il m'avait coûté. Mais ça, je ne pouvais pas le dire, sinon qu'est-ce que j'aurais pris ! Mais quand même, c'était dommage de ne pas pouvoir l'essayer tout de suite, parce que la forêt, ce n'est pas un terrain pour jouer aux billes.

Ça ne fait rien, on s'est bien amusés. L'idée, c'était de construire des cabanes. Trouver des branches fourchues, c'était facile. Il n'y avait qu'à se baisser. Pour le toit et les murs, on avait dit qu'on couperait des fougères et les fougères, même avec un canif, ce n'est si pas facile que ça à couper, mais on a quand même fini par y arriver. Le directeur avait l'air content de notre travail. « Ce sera votre salle à manger », il nous a dit.

« On ne rentre pas à l'école ? »

« Plus tard. À la fin de l'après-midi. »

Ils avaient tout bien organisé. A midi, on a vu arriver le paysan de la ferme d'à côté sur sa charrette tirée par deux bœufs. On l'a tous aidé à décharger et après, les instituteurs ont fait la distribution. Pour un déjeuner, c'était un déjeuner. Il y en avait tellement qu'on n'a pas pu tout manger et même qu'à la fin, il restait plein de pain, d'oeufs durs et de pommes et que le lait, on ne pouvait même pas le rapporter chez nous, parce qu'on n'avait rien pour le mettre dedans.

L'après-midi, monsieur Narbonne nous a raconté des histoires et après on a joué au ballon prisonnier, mais c'était pas facile à cause des arbres, et le Robert, il a encore chopé

deux cents lignes supplémentaires pour être allé se cacher du côté des filles, mais que ça lui était égal, il nous a dit, parce que la Jacqueline, il avait vu son c.l.

« C'est pas vrai ! »

« Fi de loup que c'est vrai ! Même qu'elle s'était cachée dans les fougères pour pas qu'on la voie pisser. »

Moi, j'étais drôlement content d'être avec mes copains, ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu une journée entière à pouvoir jouer ensemble dans la forêt. Avant, oui, quand j'allais au patronage, on passait ensemble tous les jeudis et tous les dimanches après-midi, et après j'allais à vêpres avec eux avant de rentrer à la maison. C'était l'abbé Paul qui s'occupait du patronage. Il n'était pas beaucoup plus grand que nous, l'abbé Paul, et on l'adorait. Et lui, je crois qu'il m'aimait bien. Il me parlait souvent de choses sérieuses, comme si j'étais capable de comprendre tout ce qu'il me disait. Un jour, on était tous les deux assis sur la mousse, il m'a dit : « Tu sais, ce n'est pas grave de ne pas être catholique, ce qui est important, c'est d'avoir une religion et toi tu en as une. » Moi, je savais bien que je n'étais pas catholique, parce que nous n'allions pas à la messe et que mon père ne voulait pas que j'aie au catéchisme ni que je suive la procession de l'archiprêtre, mais je ne savais pas que j'avais une religion.

« Etre juif, c'est avoir une religion », qu'il m'a dit, l'abbé Paul.

Moi, tout ça ne me disait pas grand-chose. Pour moi, les Juifs, c'étaient des gens comme les autres qui étaient devenus pas comme les autres à partir du moment où on leur avait donné une étoile jaune avec marqué Juif dessus et qu'ils devaient porter bien visible sur leur vêtement, à la place du cœur. C'est comme ça que j'étais devenu juif. Et c'est comme ça que tout était devenu très compliqué et qu'on avait dû quitter Paris pour aller en zone libre où on n'était plus des juifs, mais des réfugiés.

« Et réfugié, c'est aussi une religion ? »

« Maintenant va jouer avec les autres » qu'il m'avait dit en rigolant.

N'empêche qu'il ne rigolait pas, et même qu'il avait l'air plutôt embêté, l'abbé Paul, le jour où il était venu nous voir à la maison pour nous dire que je ne pourrais plus aller au patronage parce qu'il y avait des parents qui s'étaient plaints. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à aller à la pêche au goujon, parce que la pêche, il vaut mieux être seul si on veut ramener quelque chose, même si ce que je ramenaient surtout, c'étaient des vairons. Ou bien, quand il pleuvait, je lisais les livres que je rapportais de la bibliothèque municipale qui était dans le château, juste à côté de chez nous. Mais quand même, ils étaient longs les jeudis et les dimanches. Il y avait bien mon frère, Michel, mais il était trop petit, il ne s'intéressait pas à ce qui m'intéressait, et de toute façon ça ne valait pas les copains. Tout ça pour dire que cette journée dans les bois avec tous les copains de l'école, c'était comme au patronage, et même vachement mieux.

C'est à la fin de l'après-midi, quand on était en train de jouer au ballon, qu'on a vu revenir monsieur Narbonne qui grimait la colline, tout essoufflé. On ne s'était même pas aperçu qu'il était parti. Il était bizarre, monsieur Narbonne, pas comme d'habitude, tellement pas qu'on a été plusieurs à s'arrêter de jouer et qu'on est allé lui demander ce qui se passait.

« Un peu de patience ! » qu'il nous a dit, et il est allé rejoindre le directeur et mademoiselle Chaput et les maîtresses des plus petits. Nous, on s'était tous arrêtés de jouer et on les regardait. C'était sûr qu'il devait se passer quelque chose d'important parce qu'ils sont ensuite allés discuter avec la directrice et les maîtresses de l'école des filles, et qu'à la fin de la discussion, ils sont tous revenus ensemble, avec en plus toutes les filles, et ça, ça ne s'était jamais vu. On sentait bien qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire et on se taisait tous.

Le directeur nous a alors expliqué que s'ils nous avaient emmenés dans les bois, c'était parce qu'ils avaient appris que les Allemands devaient venir à Rochechouart et que comme on ne savait pas comment ça allait se passer, ils avaient préféré nous mettre à l'abri.

Ça, ça me rappelait quelque chose. Dimanche après-midi, monsieur Proust, le maire, était venu chez nous, et ça devait être drôlement important, parce qu'avant, il n'était jamais venu nous voir. Moi, je faisais mes devoirs et je faisais semblant de ne pas écouter. Mais je n'en perdais pas une. Monsieur Proust, il disait à mon père que les Allemands devaient venir à Rochechouart et que c'était dangereux pour nous de rester ici.

« Où voulez-vous qu'on aille ? Dans les bois ? » avait dit mon père.

« Moi, je vous aurai prévenu » avait dit monsieur Proust en s'en allant.

Une fois qu'il a été parti, mon père m'a dit d'aller jouer dehors, parce qu'il avait besoin de discuter avec ma mère. Je ne sais pas ce qu'ils se sont raconté, mais en tout cas on n'est pas partis.

« Maintenant, nous avait dit le directeur, vous allez tous rentrer chez vous, dans le calme, et demain matin, on se retrouve tous à l'école, comme d'habitude. »

« C'est valable pour vous aussi, les filles » avait dit la directrice de l'école des filles.

« Parce qu'ils sont arrivés, les doryphores ? » avait demandé le Robert. Ça n'avait fait rire personne.

Faut dire que des Allemands, on n'en avait encore jamais vus à Rochechouart.

« Et surtout, vous évitez d'aller de leur côté. » avait ajouté le directeur.

Ça, c'était pas possible. Il y avait plein de camions militaires et de soldats en uniforme vert-de-gris sur la place du château et ça prenait aussi tout le marché aux bestiaux. Et il fallait bien que je passe par là pour rentrer chez moi. Finalement, ils n'étaient pas si méchants que ça. Il y en a même qui m'avaient souri quand j'étais passé au milieu d'eux. Mais quand même, j'étais pas très rassuré.

« Mais où étais-tu pour arriver à une heure pareille ? »

Et en plus je me faisais engueuler ! C'est seulement après, quand je lui ai raconté ma journée, qu'elle s'est calmée, ma mère.

J'ai tout de suite remarqué qu'il y avait quelque chose de changé à la maison. Notre maison, c'était chez monsieur Boucher, en haut de la rue Mortemart, la première porte à gauche dans le couloir du rez-de-chaussée. Quand on entrait, c'était la chambre à coucher, avec deux grands lits de chaque côté, un pour mes parents et l'autre pour mon frère et moi. C'est là que dans un coin il y avait la table avec la cuvette pour se laver, et l'eau, c'est à la fontaine de l'autre côté de la rue qu'il fallait aller la chercher, avec le broc. Après la chambre à coucher, il y avait une petite pièce où il y avait la cuisinière à bois où ma mère nous préparait les repas, et il y avait aussi une table, où on mangeait. C'est là que ça avait changé.

« Pourquoi tu as enlevé la carte ? » j'ai demandé à mon père.

Il m'a dit d'arrêter de poser des questions.

C'est vrai que ça l'avait énervé que je lui pose cette question. Parce que cette carte, c'est sûr que c'était drôlement important pour lui. C'était une grande carte de l'Europe qui prenait la moitié du mur. Il avait piqué dedans des épingles et enroulé autour des épingles un fil de laine rouge qui représentait les fronts de la guerre. Le plus court, c'était celui de l'Italie, et le plus long celui du front russe. C'est quand les Russes avaient réussi à arrêter les Allemands que mon père avait mis la carte sur le mur.

« Stalingrad », tu n'oublieras pas ce nom qu'il m'avait dit en me montrant sur la carte l'endroit où les Allemands s'étaient fait battre par les Russes.

Tous les jours, quand il revenait de chez les Nowak ou de chez les Matussek, il changeait les épingles de place. Il disait que si ça continuait comme ça, la guerre, elle serait bientôt

finie. Moi, je trouvais que les Russes, ils n'avançaient pas si vite que ça. La France, sur la carte, était drôlement loin du fil rouge et à la vitesse qu'ils allaient, ça leur prendrait vachement de temps aux Russes avant qu'ils viennent nous libérer. Il y avait bien les Américains, en Italie, ils étaient moins loin, mais le fil rouge de l'Italie, il bougeait encore moins que celui du côté des Russes

Cette carte, quand la fenêtre de la cuisine était ouverte, on pouvait la voir de la rue. Tous les jours il y avait des gens qui venaient se pencher à la fenêtre, du dehors, pour voir où ça en était. Alors c'est sûr que les Allemands auraient aussi bien pu la voir et se poser des questions. Finalement je crois que mon père avait eu raison de l'enlever. Surtout que la seule fontaine du coin, c'était celle qui était de l'autre côté de la rue, juste en face de la fenêtre, et que c'était là que les Allemands venaient chercher de l'eau.

Ça ne faisait pas longtemps que j'étais rentré quand le garde champêtre est arrivé. Il s'arrêtait toujours devant notre maison, ça faisait partie de sa tournée. C'était toujours pareil, quelques roulements de tambour pour prévenir qu'il allait parler, et puis il criait « avisse à la population » et il lisait ce qu'il avait à dire. D'habitude, ce n'était pas très intéressant. Mais ce jour-là, c'était différent. C'était un message du commandant des Allemands qui disait qu'il y aurait couvre-feu de huit heures du soir à six heures du matin et que toute personne surprise dehors pendant ce temps-là serait abattue sans sommations, et aussi qu'ils tireraient dans les fenêtres où il y aurait de la lumière. Heureusement, nous, on avait des volets en bois qui ne laissaient pas passer la lumière.

C'est quand mon père m'a expliqué ce que c'était qu'un couvre-feu et ce que signifiait tirer sans sommations que j'ai vraiment commencé à avoir peur et que je me suis rappelé toutes ces histoires que j'avais entendues à Paris, quand mes parents croyaient que je n'écoutais pas, sur les gens qu'on avait arrêtés, parce qu'ils étaient juifs. D'accord, j'étais devenu réfugié, mais peut-être que les réfugiés aussi, les Allemands les arrêtaient.

C'est dire que quand ma mère, elle s'est mise à crier, j'étais sûr que c'étaient les Allemands qui étaient entrés dans la chambre pour nous arrêter, et j'ai eu peur comme jamais je n'avais eu peur avant. Je me suis quand même assis et j'ai fini par regarder du côté de la porte. Elle était fermée et c'était comme d'habitude. En tout cas, il n'y avait pas d'Allemands. Et ma mère, elle continuait de crier « là ! là ! » en montrant son lit. Tout ça pour une grosse araignée noire qui se baladait sur le couvre-lit blanc et que mon père a fini par avoir avec le tisonnier. Faut dire que ma mère a toujours eu peur des araignées.

2

Le mercredi matin, quand on a ouvert les volets, les Allemands étaient toujours là, et on est retourné dans les bois avec l'école. Et c'était sûr que les Allemands ne rigolaient pas avec leur histoire de tirer sans sommations après l'heure du couvre-feu. Il paraît qu'ils avaient tué une vieille femme qui circulait à bicyclette sur la route en dessous du château et aussi un fermier qui était resté dans son champ.

Monsieur Narbonne a réuni la classe dans une clairière, et il nous a dit que nous, on était assez grands pour comprendre ce qui se passait. C'est là qu'il nous a appris que les Américains et les Anglais avaient débarqué hier en Normandie et que les Allemands, c'était sûr maintenant qu'ils allaient perdre la guerre. Mais aussi qu'il fallait faire très attention,

parce que ça les rendait encore plus méchants que d'habitude, surtout qu'ils avaient très peur des maquisards et qu'ils en voyaient partout.

Ça, on pouvait les comprendre.

Plusieurs fois ils étaient venus à Rochechouart les maquisards. Ces FFI-là, on les appelait les FTP. C'était chaque fois pour l'enterrement d'un de leurs copains et ça se passait chaque fois de la même façon. D'abord il y en avait plusieurs qui arrivaient et qui s'installaient aux quatre coins de la place du château et même qu'il y en avait toujours un avec une mitrailleuse qui se mettait à plat-ventre sur le perron de la maison du docteur Chefdeville, juste en face de chez nous, et comme ça il pouvait surveiller les deux rues qui arrivent sur la place. La cérémonie, elle se faisait devant le monument aux morts. Les FTP, ils avaient tous des mitraillettes et des fusils, ils étaient au garde-à-vous devant le cercueil, et il y en avait un qui faisait un discours, c'était sans doute le chef, mais ça ne se voyait pas, parce qu'ils n'étaient pas habillés en militaires. Après, ils mettaient le cercueil sur un des camions, avec le drapeau bleu, blanc, rouge accroché devant, et ils s'en allaient au cimetière.

Pour moi et mes copains, les maquisards c'étaient nos héros. Et quand un matin, en allant à l'école, on avait vu, sur une porte de la rue qui va au château, une affiche avec les photographies de maquisards qu'ils appelaient l'armée du crime, nous on n'avait pas du tout été d'accord qu'ils les appellent comme ça. Et on n'était pas les seuls, parce que, le lendemain matin, quand je suis repassé devant l'affiche, elle était complètement déchirée. La seule chose qu'on pouvait encore lire, c'était « libération ».

« Elle va finir quand, la guerre ? » j'ai demandé à monsieur Narbonne.

« Bientôt »

Ça, ça ne voulait rien dire, bientôt.

« Dans un mois ? »

« Ça m'étonnerait. »

Tout ça, ça voulait dire qu'il faudrait encore attendre avant de pouvoir rentrer à Paris.

Presque toutes les nuits que j'en rêvais, de notre maison, à Paris. C'était toujours le même rêve. Je revenais de l'école communale de la rue de Turenne en passant par la rue des Arquebusiers, et la rue des Arquebusiers était toute grise. Et quand j'arrivais Boulevard Beaumarchais, c'est là qu'on habitait avant d'aller à Rochechouart, les maisons aussi étaient toutes grises, mais ça n'avait pas d'importance puisque j'arrivais chez moi. Devant la porte cochère, assis sur sa chaise, il y avait monsieur Servais, le concierge, celui qui a eu des ennuis après la guerre parce qu'on disait qu'il avait collaboré. C'est juste en arrivant au cinquième étage, devant la porte de notre appartement, que je me réveillais et que j'étais toujours à Rochechouart.

Faut dire que la rue des Arquebusiers, c'était pas le chemin le plus court pour rentrer de l'école communale de la rue de Turenne. Seulement, mon meilleur copain, c'était Vogel, il habitait au-dessus du garage qui est à côté de l'église qui fait le coin de la rue de Turenne et de la rue Saint-Claude, et j'avais pris l'habitude de le raccompagner. Même qu'on avait été drôlement contents le jour où on avait découvert qu'on avait tous les deux la même étoile. C'était pas longtemps avant les grandes vacances. Le plus marrant, c'est que les filles aussi elles en avaient une, d'étoile. Ça, je l'avais découvert en croisant dans l'escalier la petite Ankiermann, la fille du tailleur du troisième étage, celle qui avait le même âge que moi et avec qui je ne jouais jamais parce que les filles, c'est vraiment pas intéressant. La seule fille avec laquelle je jouais, c'était Edith, celle qui avait deux grandes sœurs, Jacqueline et Marie-Jeanne. Mais elle, ce n'était pas pareil, c'était parce que ses parents, c'étaient des amis de mes parents, et aussi que son père, Pierre Lévis, il travaillait dans la même fabrique de cartonnage que mon père, rue Sainte Croix de la Bretonnerie. Lui, les Allemands l'avaient déjà arrêté.

Mais pas Edith, ni ses sœurs, ni sa mère, et elles aussi elles portaient l'étoile. Finalement il n'y avait que mon frère qui n'avait pas le droit d'en porter, parce qu'il n'avait que quatre ans. Pour le calmer il avait fallu lui promettre qu'il en aurait une pour son anniversaire de six ans.

Ce n'est pas que la vie à Paris, avant qu'on vienne à Rochechouart, elle avait été tellement drôle.

D'abord il y avait les alertes, et ça me fichait une sacrée trouille le bruit des sirènes, la nuit, surtout que les sirènes étaient pas loin de chez nous, sur le toit de la caserne de la gendarmerie, rue de Béarn. Même qu'une nuit, il y a eu un bombardement, et j'avais beau me cacher sous les couvertures, je n'arrêtais pas de grelotter. C'est le lendemain qu'on a appris que c'était la RAF qui avait bombardé les usines Renault, à Boulogne. Après, je faisais des cauchemars où je voyais des avions qui lâchaient des bombes juste au-dessus de moi, et moi j'arrêtais pas de courir, et les bombes, elles avaient beau descendre très lentement, elles se rapprochaient de plus en plus et heureusement, je me réveillais juste avant qu'elles me tombent sur la tête.

Et puis mon père me manquait. Lui, ça faisait presque un an qu'il était parti en zone libre, avant Noël, pour pas se faire arrêter par les Allemands comme Pierre Lévis. Faut dire que les Allemands, ils avaient commencé à arrêter les hommes, même les Français comme Pierre Lévis. Lui, son père était de Strasbourg, et son grand père, et aussi tous ceux d'avant. Il était ingénieur comme mon père, sauf que lui, c'est dans une école à Paris qu'il avait fait ses études, l'école centrale il paraît qu'elle s'appelle. Mon père lui, il était naturalisé, il venait de Varsovie, en Pologne, et c'est seulement après qu'il était devenu Français. La première fois qu'il était venu en France, c'était en 1914, juste avant la guerre de 14-18, et il avait seize ans. Il faisait partie d'une délégation des meilleurs élèves des lycées russes qui avaient été invités à visiter la France par le gouvernement français. Un jour, il m'avait montré une médaille qu'on lui avait donnée. C'était une médaille du lycée Louis le Grand sur laquelle il y avait marqué 4 juillet 1914. Il avait aussi rencontré le docteur Roux à l'Institut Pasteur et on avait parlé d'eux dans un journal qui s'appelait Le Temps et si ça m'intéressait, quand je serai plus grand, je pourrai lire les articles à la Bibliothèque Nationale. La France, ça avait dû drôlement lui plaire, parce que quand la guerre a été finie, c'est à Nancy qu'il était venu faire des études d'ingénieur. Faut dire qu'il n'avait pas tellement le choix, parce que son frère faisait déjà des études d'ingénieur à Varsovie, et que deux frères n'avaient pas le droit, en Pologne, de faire des études en même temps. Il paraît que ça s'appelait le numerus clausus. En tout cas, c'est grâce au numerus clausus qu'il avait rencontré ma mère, à Nancy. Elle, elle était née à Lunéville, et elle n'avait pas eu besoin d'être naturalisée. C'est pour ça qu'on n'était pas partis en zone libre avec mon père. Et aussi parce qu'ils n'arrêtaient pas encore les femmes et les enfants.

« Et dans un an, elle sera finie la guerre ? »

« Je l'espère », qu'il m'avait répondu, monsieur Narbonne.

Ça non plus, ça ne voulait rien dire. C'était aussi ce que m'avait dit ma grand-mère, quand la concierge de l'immeuble d'à côté de chez nous, Boulevard Beaumarchais, madame Petitjean, était venue nous chercher, mon frère et moi, pour nous emmener en zone libre, parce que ça devenait dangereux et que les Allemands s'étaient mis à arrêter aussi les femmes et les enfants. Je me souviens quand on est partis, c'était à la fin des grandes vacances, en 1942.

« Je te reverrai bientôt ? » que j'avais demandé à ma grand-mère.

« Je l'espère » qu'elle m'avait répondu. Seulement, ça faisait déjà deux ans que je ne l'avais pas revue.

C'était à Fontenay-sous-bois qu'ils habitaient mes grands parents, ceux du côté de ma mère, devant le bois, juste en face de l'endroit où il y a le monument de Beethoven avec au-dessus, dans le ciel, une de ces grandes saucisses grises que les Allemands avaient installées contre les avions anglais. J'avais passé là tout le temps des grandes vacances. Mon meilleur copain, depuis longtemps, c'était Claude Didier, celui qui habitait dans la villa d'à côté. Sa plus grande sœur, elle nous emmenait au cinéma à Fontenay. Seulement, elle m'avait dit qu'il fallait que j'enlève mon étoile, parce que si j'avais l'étoile, je n'avais pas le droit d'aller au cinéma. Moi, je n'étais pas très rassuré, parce que je savais bien aussi que je n'avais pas le droit de ne pas la porter, l'étoile. Ça les avait fait rigoler et ils m'avaient dit que personne ne pouvait deviner que j'aurais dû en avoir une. N'empêche que c'est à cause de ça que j'ai eu la plus grande peur de ma vie. Avec Claude, on était allés pêcher des têtards dans un des ruisseaux du bois. J'étais en train d'en attraper un, quand j'ai senti qu'il y avait quelqu'un derrière moi. Je me suis retourné et j'ai d'abord vu ses bottes, et que c'était un soldat allemand quand j'ai levé la tête. C'était sûr qu'il ne pouvait pas ne pas voir que je ne l'avais pas, l'étoile. Je me suis senti tout froid tout d'un coup. Et encore plus quand il a hoché la tête en disant quelque chose en allemand que je ne pouvais pas comprendre. J'ai fini par me mettre debout, avec mon têtard qui s'agitait dans ma main fermée, il m'a donné une tape sur l'épaule, et il est parti. J'étais tellement content que j'ai jeté le têtard dans le ruisseau et même tous ceux de la bouteille que j'avais pêchés avant.

Il pleuvait quand on est parti de Fontenay et j'ai bien vu que ma grand-mère était à la fenêtre et qu'elle pleurait.

En traversant le bois pour aller vers le métro, madame Petitjean nous a dit qu'à partir de maintenant, si on nous demandait comment on s'appelait, il fallait répondre Petitjean, et aussi qu'il fallait l'appeler tata et que si on rencontrait ma mère à la gare, il faudrait faire semblant de ne pas la connaître. Moi, j'avais bien compris, mais mon petit frère, il avait du mal à y arriver et madame Petitjean, ça avait eu l'air de l'inquiéter. Une chance qu'on ne nous ait rien demandé dans le train et en plus, quand on est arrivé à Dax, ma mère n'était pas sur le quai. On l'a retrouvée un peu plus tard, dans une ferme où on a passé la nuit, et madame Petitjean est retournée à Paris.

C'est le lendemain qu'on a traversé la ligne de démarcation. Mon frère et moi, on est partis les premiers, dans une poussette accrochée à la bicyclette d'un monsieur. Ma mère, elle devait nous suivre plus tard, installée sur le cadre de la bicyclette d'un autre monsieur.

« On doit se retrouver dans un hôtel, à Grenade sur Adour, et Papa viendra nous rejoindre demain. Et surtout, si vous ne me voyez pas arriver, vous attendez sagement » qu'elle avait dit, ma mère.

Heureusement tout s'est bien passé, on a traversé la ligne de démarcation sans que les gendarmes nous arrêtent, ma mère elle suivait juste derrière nous, et le lendemain, mon père est arrivé. C'est la seule fois que je l'ai vu pleurer, mon père, quand il nous a retrouvés.

C'est le jour d'après qu'on est allé à Rochechouart.

Quand on est arrivé à Rochechouart, c'est à l'hôtel Duvoisin qu'on a habité d'abord. Heureusement, ça n'a pas duré trop longtemps. Ce n'est pas qu'on y était pas bien, dans cet hôtel, mais tous les jours il y avait de la soupe aux cèpes, avec des croûtons, pas seulement le soir, mais aussi à midi, et moi, la soupe, j'ai jamais tellement aimé ça.

C'est après qu'on est allé habiter rue Mortemart et c'est là que j'ai commencé à aller à l'école et que j'ai été amoureux de mademoiselle Chaput dès la première fois que je l'ai vue. Au début, l'école, ça a été un peu difficile, parce que les autres, ils se moquaient de moi, à cause de mon accent, et ils m'appelaient Parisien tête de chien. Mais il y a un grand, qui faisait peur à tout le monde, qui m'a pris sous sa protection, et après ils ont arrêté de se

moquer de moi et il y en a plein qui sont devenus mes copains. Faut dire aussi qu'avec le temps, j'avais fini par parler comme eux. Je disais fi de loup, et tè, mais je disais plus fi de garce, parce que la seule fois où j'avais dit ça devant mon père, la gifle que j'avais reçue !

C'est sûr que j'avais pas le temps de m'ennuyer. En revenant de l'école, à la fin de l'après-midi, je raccompagnais mon copain Robert Boschetti, celui qui habitait pas loin de l'hôtel Duvoisin, et on s'arrêtait toujours un moment devant chez monsieur Roumagnac. Monsieur Roumagnac, c'était le maréchal-ferrant qui est juste à côté de l'hôtel. Il avait un grand tablier de cuir et fallait voir les étincelles qui sautaient partout quand il posait sur l'enclume le fer à cheval tout rouge qu'il avait retiré du feu avec une pince et qu'il tapait dessus avec son marteau. Le cheval, l'apprenti de monsieur Roumagnac lui soulevait une patte, et monsieur Roumagnac posait sur le sabot le fer encore tout rouge, et ça se mettait à fumer et à sentir très mauvais. Après, il enfonçait des grands clous pour faire tenir le fer. Un jour j'ai pas pu m'empêcher de lui demander si ça ne lui faisait pas mal, au cheval, quand il enfonçait ces grands clous. Ça l'avait fait rire, monsieur Roumagnac. Et c'est là qu'il m'avait expliqué que le sabot du cheval, c'était comme un ongle.

« Ça te fait pas mal, quand tu te coupes les ongles, non ? »

Moi, j'avais jamais réfléchi à ça.

Des fois, c'est devant chez le sabotier que je m'arrêtais, celui qui est de l'autre côté de la rue de l'hôtel, en haut des marches. Il travaillait drôlement vite le sabotier. Fallait voir comment, avec son espèce d'instrument qui ressemblait à un tournevis sur lequel il donnait de petits coups avec son marteau, il arrivait à transformer une bûche en sabot. Les copeaux de bois, ça faisait comme des pétales de fleurs et il y en avait plein par-terre, jusque dans la rue.

Mes copains, leurs pères, c'étaient des gens drôlement importants. Boschetti, son père, c'était le directeur de l'usine de chaussures, et c'est pour ça qu'il était le seul à avoir de vraies chaussures, pas des galoches comme nous tous. Les deux frères Philippon, c'était la tuilerie où on pouvait faire des billes avec de la terre glaise et après ils les mettaient dans le four et ça faisait comme de vraies billes, sauf qu'elles se cassaient très vite. Claude Granger, c'était lui mon meilleur copain, il habitait aussi rue Mortemart, quelques maisons plus bas, sa petite sœur, je n'arrêtais pas de la faire tourner en bourrique, et son père était facteur. Mais il n'est pas resté, parce que, au bout d'un an, son père, on l'a envoyé faire le facteur dans une autre ville. Il y avait aussi le fils du pharmacien qui nous apportait des cigarettes à l'eucalyptus et on allait les fumer derrière l'église, à un endroit où personne ne pouvait nous voir. Et puis il y avait le fils du boucher, celui qui est tout en haut de la grand-rue, et son père, en plus de faire boucher, il s'occupait du cinéma qui était là où c'était d'habitude le marché. Quand il y avait cinéma, il nous faisait entrer par derrière et comme ça, on pouvait voir sans payer tous les films qui passaient. Même qu'une fois, j'ai vu un film que j'aurais pas dû, et mes parents, je ne leur ai jamais dit. Je ne me souviens pas du nom du film, mais sûr que c'était un film d'amour avec l'histoire d'un monsieur qui était amoureux d'une dame qu'il fallait pas et à la fin, le monsieur se faisait fusiller par les amis du mari de la dame, et la dame avalait du poison et elle mourait aussi, et ça se passait il y a longtemps.

Mon père à moi impressionnait beaucoup mes copains. Faut dire que pour gagner sa vie il s'était mis à décorer des boîtes en bois. Il savait très bien dessiner, mon père. Il faisait fabriquer chez le menuisier des boîtes pour ranger des cartes à jouer, ou des cigarettes, ou des bijoux, enfin des petites boîtes, et il peignait dessus des reproductions de dessins qu'il avait trouvés dans des vieux livres à la bibliothèque du château. Des dessins avec des fleurs ou des oiseaux et il appelait ça des miniatures. De temps en temps, quand il avait peint assez de boîtes, il les emportait à Limoges où il y avait un magasin qui les achetait. Il travaillait sur la table qui était juste sous la fenêtre et quand c'était l'été et que la fenêtre était ouverte, mes

copains venaient le regarder travailler, et ils me disaient que j'avais bien de la chance d'avoir un père artiste.

Mon père, quelquefois, je l'aidais à scier du bois. Ça, j'aimais bien. Le bois, ça s'achetait par stères et on le gardait dans la remise qui était dans le jardin, pour qu'il soit bien sec. C'était du bouleau, ou du noyer, parce que le chêne, c'était trop cher. Les bûches qu'on avait sciées, il fallait ensuite les fendre à la hache pour qu'elles puissent rentrer dans la cuisinière, mais ça j'avais pas le droit, parce que c'était trop dangereux.

La seule chose que j'aimais pas, c'était quand il fallait que j'aille chercher le lait, après être revenu de l'école. D'abord, la ferme, elle était drôlement loin, à Pierrefol, et ça faisait au moins deux kilomètres. À l'aller, ça allait encore, il faisait jour. Mais quand j'arrivais, souvent, ils avaient pas fini de traire les vaches et il fallait que j'attende dans la salle de la ferme où il faisait toujours sombre parce qu'il fallait économiser l'électricité. Il n'y avait que le feu dans la cheminée qui éclairait, en dessous de la marmite de soupe qui était toujours pendue à la crémaillère. Les heures que j'ai passé là à attendre, au milieu des poules qui tournaient autour de la table, à regarder les guirlandes de morceaux de cèpes séchés accrochées entre les poutres. Et ça ne ratait jamais, quand le lait était prêt, il faisait déjà nuit. La trouille que je me payais en revenant ! J'étais sûr qu'il y avait un brigand caché derrière chaque arbre. Pour me rassurer je marchais au milieu de la route en chantant les chansons que j'avais apprises à l'école. Ou bien je sifflais *Ramona*. J'aimais bien *Ramona*. C'est chez un copain de l'école que j'avais entendu *Ramona* pour la première fois. Mon copain, c'était le fils de l'amie du docteur Chefdeville et son père était prisonnier en Allemagne. Sa mère avait un phonographe, et chaque fois que j'allais chez lui, il me mettait le disque où il y avait *Ramona*.

N'empêche que j'avais été rudement content, les deux hivers où il avait tellement neigé, un mètre de neige qu'il y avait, et bien sûr, ce n'était pas possible d'aller chercher le lait. Surtout qu'avec les galoches, la neige, elle colle aux semelles et qu'il faut sans arrêt taper les galoches l'une contre l'autre pour faire partir la neige, sinon on se casse la figure. Même aller chercher l'eau en face, à la fontaine, de l'autre côté de la rue, c'était une aventure.

Et puis, ce qui était bien aussi, c'était quand la Graîne débordait. Je ne me souviens plus si c'était en automne ou au printemps, mais en tout cas la Graîne, quand elle débordait, elle recouvrait tout, les champs, les routes, et en bas du château, ça devenait comme la mer, et les collines on aurait dit des îles. C'était sûrement pas drôle pour les fermiers qui ne pouvaient plus sortir de chez eux, mais moi, j'étais vachement content, parce que le lait, ce n'était pas possible d'aller le chercher.

Faut dire que les Allemands, pendant ces deux années que j'avais passées à Rochechouart, j'avais presque oublié à quoi ils pouvaient bien ressembler.

« Et les Allemands, ils vont rester longtemps à Rochechouart ? » j'ai demandé à monsieur Narbonne.

J'ai bien compris que mes questions l'énervaient, alors je suis retourné jouer avec les copains.

Avant qu'on se quitte, monsieur Narbonne nous a rappelé que vendredi, il y avait l'examen du DEPP, celui qu'il fallait réussir pour entrer en sixième et que, Allemands ou pas Allemands, il aurait lieu.

« Et tâchez de ne pas être en retard ! »

En tout cas, quand on est rentrés, à la fin de l'après-midi, les Allemands étaient toujours là et je me demandais ce que j'allais bien pouvoir faire demain, parce que demain, c'était jeudi, et que jeudi, il n'y aurait personne pour nous emmener dans les bois et que les copains, comme d'habitude, ils seraient évidemment au patronage.

Sûr que si ça n'avait pas été jeudi, ça m'aurait évité la honte de ma vie.

3

Jeudi matin, les Allemands n'étaient toujours pas partis et moi je savais pas quoi faire.

J'ai commencé par finir de lire *Vingt mille lieues sous les mers*, mais comme il ne me restait que pas beaucoup de pages, ça n'a pas pris longtemps. Ma mère est sortie faire les courses avec mon petit frère, mais elle n'a pas voulu que j'aille avec eux. Et mon père, je pouvais même pas lui parler, parce qu'il travaillait sur ses boîtes et qu'il fallait surtout pas le déranger pendant ce temp-là.

Quand ma mère est revenue des courses, elle a bien vu que je m'embêtais et que je n'avais pas envie de rester enfermé toute la journée à la maison, surtout qu'il faisait drôlement beau dehors et que ça allait sûrement durer, parce que les hirondelles volaient vachement haut.

« Tu peux sortir, mais tu ne t'éloignes pas ».

Et justement, devant la buvette qui fait le coin du marché aux bestiaux, presque en face de chez nous, il y avait le fils de la buvette qui jouait aux billes, tout seul. Ça m'arrivait de jouer avec lui, même s'il était dans la classe des plus petits. En plus, son père m'offrait souvent une limonade. Et puis surtout, c'était l'occasion de me servir de mon calot.

Ça faisait déjà un moment qu'on jouait et que j'avais gagné plein de billes quand il est arrivé, l'Allemand.

« Tu pourrais aller me chercher un pain à la boulangerie » qu'il m'a dit en me tendant des sous. C'était un Allemand qui parlait français comme un Français, avec seulement un drôle d'accent.

Je peux dire qu'il m'en est passé des choses par la tête avant de les prendre, ses sous, pour aller lui chercher son pain. Si je lui disais que je voulais pas, peut-être qu'il irait chercher mes parents, et qu'il verrait bien que c'étaient des réfugiés, et qu'il les arrêterait. Mais c'est sûr que j'étais pas à l'aise, et encore moins quand madame Mitou, la dame de la boulangerie qui est derrière l'église, m'a demandé si c'était bien un pain que je voulais, parce que ma mère était déjà passée. Il a bien fallu que je lui explique. Si au moins elle n'avait pas rigolé ! Mais tout ça, c'était encore rien. Le pire, c'est quand l'Allemand m'a dit de garder la monnaie. Une pièce de deux francs que c'était. J'ai d'abord regardé autour de moi pour être sûr que personne n'avait rien vu. Heureusement, il n'y avait personne. Et puis je suis allé jusqu'à la bouche d'égout la plus loin, j'ai bien regardé que l'Allemand ne pouvait pas me voir, j'ai fait semblant de lacer ma galoche, et j'ai jeté la pièce dans le trou.

« Tu en fais une tête, qu'elle m'a dit ma mère quand je suis rentré, qu'est-ce qui se passe ? »

« Rien ».

J'ai commencé à lire *Le dernier des Mohicans* qu'un copain m'avait prêté, et c'est au bout de trois pages que je me suis aperçu que je n'avais rien lu du tout. Tout le reste de la journée j'ai pas arrêté d'y penser. Ce que j'avais fait, c'était comme l'enfant des *Contes du lundi*, celui qui trahissait les Parisiens en allant tout raconter aux Allemands. Et si les FTP apprenaient ce que j'avais fait, eux aussi ils comprendraient que j'étais un traître, même si j'étais forcé, et ça, c'était encore pire que tout.

Ce soir-là, qu'est-ce que j'ai eu du mal à m'endormir, et ce n'était pas à cause de l'examen.

4

Vendredi matin, les Allemands étaient toujours là, mais on s'était habitué. Moi, pour aller à l'école, je suis parti plus tôt que d'habitude. Mes parents ont trouvé ça bien parce qu'ils croyaient que j'avais peur d'être en retard pour l'examen. Il y avait de ça, mais surtout j'avais bien réfléchi à par où il fallait que je passe pour être sûr de ne pas rencontrer l'Allemand du pain, et vu le détour que ça faisait, valait mieux partir en avance. L'examen, c'était vraiment pas difficile. Monsieur Narbonne nous a dit que les résultats, il ne savait pas quand on les aurait, parce que nos copies devaient aller à Limoges, mais qu'on devrait les avoir avant la rentrée. Il nous a dit aussi que la rentrée, à cause de la situation, on ne savait pas quand ça serait, mais qu'il espérait que ce serait dans une école républicaine. Moi, et quelques-uns de mes copains, on n'avait pas très bien compris ce qu'il voulait dire, parce que c'était au lycée qu'on voulait aller. Les autres, l'école c'était fini pour eux et ils étaient drôlement contents, surtout le Robert parce que, du coup, ses quatre cents lignes, il n'avait pas eu à les faire. Et puis monsieur Narbonne nous a souhaité de bonnes vacances et il a dit au revoir à chacun d'entre nous. À moi il a dit de continuer à bien travailler et aussi que ce n'était pas impossible que, pour la rentrée, je puisse être à Paris, parce que les Allemands, c'était une sacrée piquette qu'ils prenaient sur tous les fronts et qu'ils finiraient bien par la perdre, la guerre.

Quand même, on était tous un peu tristes à l'idée qu'on ne reverrait pas monsieur Narbonne et que l'école communale, c'était fini. Pourtant j'aurais dû y être habitué avec toutes les écoles par où j'étais passé depuis que j'allais à l'école. Sauf que cette fois, ça faisait deux ans que j'étais resté dans la même sans qu'on s'en aille ailleurs.

Au début de la guerre, quand c'était sûr que ça ne durerait pas longtemps, c'est à Boigneville, à côté de Malesherbes, dans la forêt de Fontainebleau, qu'on était allé. Mon père avait été mobilisé et nous étions tout seuls, avec ma mère et mon petit frère, qui venait d'avoir un an. La maison était juste en face de la gare et il y avait un grand jardin avec des pommiers et aussi des groseilles à maquereaux et au fond du jardin une remise avec une vieille carriole. Moi, j'aimais bien jouer dans cette carriole. La capote en cuir était toute noire et craquelée et il n'y avait pas moyen de la fermer complètement, ni de l'ouvrir complètement, tellement elle était dure, mais les lanternes, on pouvait les faire tourner comme des toupies et ça c'était bien. Tout au fond, derrière la carriole, il y avait un tas de bouteilles vides couvertes de poussière et de toiles d'araignées. Il y avait une drôle d'odeur dans cette remise, comme du foin qu'on aurait gardé dans une cave avec des vieilles pommes.

Evidemment, j'allais à l'école, celle qui est juste un peu avant l'église. Mon copain de l'époque, c'était le fils de l'hôtel qui était juste à côté de notre maison, et ça tombait bien, parce qu'on était dans la même classe, seulement j'ai oublié son nom. Les jeudis et les dimanches, on grimpait sur les rochers, ou bien on allait jouer dans les sablières, même qu'il fallait pas en parler, parce que c'était interdit. Des fois on allait dans les champs de betteraves à sucre et on en mangeait une. C'est pas mauvais, les betteraves à sucre, mais je préfère la rhubarbe, et de la rhubarbe, il y en avait plein dans le jardin. Quand il pleuvait, c'est dans le tunnel qui passe sous la voie de chemin de fer qu'on allait jouer. Ce qui était rigolo, dans ce

tunnel, c'était quand on parlait, ça résonnait, et nos voix, c'était comme si c'étaient pas nos voix.

Souvent il y avait des amis de mes parents qui venaient passer la journée avec nous. C'était facile pour eux, parce que la gare, elle était juste en face et qu'ils disaient que la campagne, c'était mieux que Paris. Une seule fois qu'il est venu, mon père, en permission. Il n'était qu'à moitié en militaire, en haut. Je veux dire qu'il avait un képi, et aussi une veste militaire, mais son pantalon et ses chaussures, c'étaient son pantalon et ses chaussures de tous les jours. Il paraît qu'il n'y avait pas assez d'uniformes pour habiller tous les mobilisés.

C'est à Boigneville que j'ai eu mes premiers ennuis à cause de la question juive. On était dans le jardin de l'hôtel, avec mon copain, et il y avait un monsieur à une fenêtre du premier étage qui parlait très fort à une grosse dame qui était dans le jardin. Nous on écoutait, mais on ne comprenait rien de ce qu'ils disaient parce qu'ils ne parlaient pas français.

« Tu sais quoi, qu'il m'a dit mon copain, ce sont des sales Juifs »

« C'est pour ça qu'ils ne parlent pas français ? »

« Les sales Juifs, ça parle pas français. »

Moi, les sales Juifs, c'était la première fois que j'en entendais parler, et j'étais drôlement fier d'avoir appris quelque chose de nouveau. Quand je suis rentré à la maison, après, la première chose que j'ai faite, ça a été d'en parler à ma mère.

« Tu sais, maman, les gens qui habitent l'hôtel, ceux qui parlent pas français, moi je sais qui c'est. »

« Ah bon » qu'elle m'a dit ma mère, que ça n'avait vraiment pas l'air d'intéresser, parce qu'elle était en train de donner à manger à mon petit frère.

« Tu veux pas savoir ? »

« Mais si, mais si. »

« Ce sont des sales Juifs ! »

La paire de claques qu'elle m'a donnée, ma mère, et sans explication en plus.

« Que je ne t'entende plus jamais dire des choses pareilles ! » C'est tout ce qu'elle m'a dit.

Comment j'aurais pu comprendre, moi ? La paire de claques du jour d'avant, ça oui, je pouvais comprendre, encore que je pouvais pas savoir, moi, que les marrons, il fallait les fendre quand on les mettait dans le four. La pétarade que ça avait fait !

Comme la guerre, ça avait pas l'air de bouger beaucoup, on est rentrés à Paris. Sauf que moi, c'est à Fontenay-sous-bois, chez mes grands parents que je suis allé habiter. L'école où j'allais, c'est celle qui est juste en face de la gare. Ce qui était bien dans cette école, c'était que quand on avait des sous, on pouvait aller acheter des bonbons ou du zan dans le bureau de la directrice. Et ma grand-mère, de temps en temps, elle me donnait cinq ou dix sous.

Et puis la guerre s'est remise à bouger, et c'était dangereux de rester à Paris. Alors on est de nouveau parti. Qu'est-ce qu'il y avait comme monde sur la route ! Des jours qu'on a mis pour y arriver, à l'Ile de Ré. Le bac, il passait à côté d'un bateau qui avait coulé et on voyait juste son derrière, tout noir, qui dépassait de la mer. C'était sûr que c'étaient les Allemands qui l'avaient coulé, ce bateau, et moi, sur ce bac, j'étais pas rassuré. Des fois qu'ils le couleraient aussi. Mais tout s'est bien passé. Sauf à l'école. L'école, c'était à Saint-Martin-de-Ré, elle était tout au fond d'une place qui était au bout d'une rue qui montait, et nous on habitait tout en bas de cette rue, près du port. La maîtresse, elle n'arrêtait pas de me crier dessus et de me donner des punitions, parce que je parlais trop. Il y en avait d'autres qui parlaient trop, mais ceux-là elle n'y faisait pas attention. Sans doute qu'elle devait pas aimer les Parisiens, cette maîtresse-là.

C'est dire si j'étais content quand je n'y allais pas, à l'école. Les jours sans école, on m'emmenait jouer dans les jardins au-dessous du baigne. Mais j'aimais pas tellement, à cause des bagnards qu'on y voyait quelquefois, et c'étaient des gendarmes qui les gardaient, et moi, les bagnards, ils me faisaient peur. Ce que je préférais, c'était descendre sur le quai, pour regarder les poissons quand c'était la marée haute. Mais j'avais plus le droit depuis qu'un enfant s'était noyé là, et que personne ne l'avait vu tomber dans l'eau parce que d'habitude, il n'y avait presque personne qui passait par là. Sauf quand le bac arrivait. Autrement, le seul bateau qu'il y avait dans le port, c'était un bateau qui était toujours au même endroit et que si ça se trouve, il était à personne. Une fois, un copain de l'école m'a emmené à l'abattoir. C'était dans une rue à côté de la rue où on habitait. Ils étaient en train de tuer un mouton, il y avait du sang qui coulait partout, mais je n'y suis jamais retourné tellement ça m'avait fait peur.

C'est à l'Ile de Ré que j'ai appris un nouveau mot : armistice. Dans la rue, les gens ne parlaient que de ça, et du maréchal Pétain qui avait signé l'armistice avec les Allemands. C'était drôlement bien, l'armistice. Ça voulait dire que la guerre était finie, qu'on allait rentrer à la maison et que j'allais revoir mon père. Et je ne m'étais pas trompé. Mon père a été démobilisé, et il est venu nous rejoindre, mais on n'est pas tout de suite rentrés à Paris, et c'était pas de chance, à cause de l'école où il fallait que je continue d'aller. Et puis, l'armistice, ça avait pas l'air de leur plaire autant qu'à moi, à mes parents. Mais il paraît que je ne pouvais pas comprendre. On a quand même fini par partir, le bateau coulé, on est encore passé à côté, et c'est à La Pallice, en débarquant, que j'ai vu mes premiers soldats allemands. Au moins, c'était facile de les reconnaître, à cause de leur couleur qui n'était pas la même que celle des soldats français.

Après, des soldats allemands, j'en ai vus pas mal. Surtout le jeudi et le dimanche, parce que, ces jours-là, je les passais chez mes grands parents, à Fontenay, et qu'il y avait toujours des soldats allemands qui défilaient dans le bois de Vincennes, en face de la maison, avenue de la Dame Blanche. Moi, j'aimais bien aller les regarder, surtout à cause des chansons qu'ils chantaient en marchant. Celle que je préférais c'était *aïe li aïe lo aïe la*. Ma grand-mère, elle, elle n'aimait pas, tellement pas que le jour où j'ai chanté ça devant elle, elle m'a demandé d'arrêter et que si j'arrêtais pas elle me punirait. Elle devait vraiment pas aimer du tout parce que, me punir, c'était pas son genre à ma grand-mère. C'est sans doute pour me faire comprendre qu'après, les soirs où j'étais à Fontenay, elle me lisait les *Contes du lundi*. Et c'est vrai qu'ensuite, *aïe li aïe lo aïe la*, j'aimais moins, parce que si ça se trouve, ils chantaient déjà ça les Prussiens qui faisaient le siège de Paris.

C'est quand je traversais le bois, en venant du métro, que j'ai vu pour la première fois VIVE DE GAULLE écrit sur un arbre, avenue de la Dame Blanche, et que mon grand père m'a expliqué que De Gaulle, c'était un général français qui était parti en Angleterre parce qu'il refusait l'armistice et qu'il voulait continuer de faire la guerre aux Allemands. Moi je trouvais que c'était drôlement bien, et mon grand père aussi, mais il m'a dit d'arrêter de crier vive De Gaulle, parce que c'était dangereux.

Dans le métro, que je prenais à la Bastille avec mon grand père, jusqu'à Château de Vincennes, il y avait plein d'inscriptions en allemand que je ne comprenais pas et une surtout, et il fallait pas que j'oublie de demander à ma mère ce que ça voulait dire. Parce que ma mère, elle avait passé toute son enfance à Sarreguemines et elle savait parler l'allemand. Mon père aussi, sauf que lui, c'est au lycée à Varsovie qu'il l'avait appris. Même que quand ils ne voulaient pas que je comprenne, ils se parlaient en allemand, ou en anglais, et moi j'aimais pas tellement ça.

« Ça veut dire quoi, rochamp vert beau temps ? » que j'ai demandé à ma mère.

Elle m'a fait répéter plusieurs fois, mais il paraît que ça ne voulait rien dire.

« Mais ce n'est pas possible que ça ne veuille rien dire, il y en a partout dans tous les wagons de métro, de ces inscriptions ! »

Elle m'avait promis de regarder, et même qu'elle rigolait encore quand elle m'a dit, quelques jours après, que ça voulait dire « défense de fumer », mais que ce n'était pas comme ça que ça se prononçait. Moi, je ne pouvais pas savoir.

Tout ça pour dire qu'on était revenu à Paris et que la dernière école où j'étais, avant Rochechouart, c'était l'école communale de la rue de Turenne, celle où Vogel, c'était mon meilleur copain.

C'était possible que les Allemands prenaient une sacrée piquette, mais ceux qui étaient sur la place du château, ça n'avait pas l'air de les déranger. Ces Allemands-là, c'était pas du tout comme ceux du bois de Vincennes. Il y avait même des gens qui disaient que c'étaient des soldats spéciaux, des SS. C'est sans doute pour ça qu'on ne les avait jamais vu défiler et qu'on ne les entendait jamais chanter. Ils restaient autour de leurs camions, à fumer des cigarettes qui sentaient drôlement bon, à boire des bières, à jouer aux cartes, ou à nettoyer leurs armes. Sauf les sentinelles, et des sentinelles, il y en avait un peu partout tout autour, jusqu'au bout des allées de tilleuls qui sont sous le château, et même qu'on n'avait plus le droit de grimper sur les rochers qu'il y a au bout, parce que, sur les rochers, ils avaient installé un poste de garde avec une mitrailleuse.

C'était sûr que, comme c'était parti, ils seraient encore là à la rentrée.

En plus, on n'avait aucune nouvelle de la guerre parce que, depuis que les Allemands étaient arrivés, mon père ne sortait pas de la maison, même pas pour aller chez les Nowak écouter la radio de Londres, et que si ça se trouve, le débarquement, ça n'avait pas réussi. Moi, j'avais pas envie d'être interne à Limoges ou à Saint-Junien.

J'avais qu'une envie, c'était de rentrer à la maison, à Paris, et de revoir ma grand-mère qui était restée là-bas toute seule, parce qu'entre temps, mon grand père, il avait réussi à venir nous rejoindre à Rochechouart. Ma grand-mère, elle, elle n'avait pas voulu quitter Fontenay à cause d'une de mes tantes, celle qui habitait à l'étage en dessous de chez elle, et qu'elle ne voulait pas laisser toute seule. Mon grand père habitait une maison pas loin de chez nous, et lui non plus il ne sortait pas depuis que les Allemands étaient arrivés, et ma mère était obligée de lui apporter tous les jours à manger. Avant, j'allais quelquefois dormir chez lui. C'était quelque chose que son lit. Il était tellement haut qu'il fallait que je grimpe sur une chaise pour me coucher. Mais ce qui était drôle, c'était le gros édredon rouge qui se dégonflait complètement quand je sautais dessus.

Juste en face de chez lui, il y avait la maison des de Saint-Clair qui étaient devenus mes copains, bien que c'étaient des adultes. Lui, il était gendarme et elle, elle s'occupait de son bébé.

Avant de rentrer à la maison, j'étais passé dire bonjour à mon grand père et c'est là que monsieur de Saint-Clair m'a dit que les nouvelles du débarquement étaient bonnes et que les Allemands n'avaient pas réussi à repousser les Américains.

« Alors, ils vont la perdre la guerre, les Allemands ? »

« Ça, c'est sûr maintenant. »

Si Monsieur de Saint-Clair, un gendarme en plus, disait la même chose que monsieur Narbonne, alors c'était sûr que c'était vrai.

Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé de la rue des Arquebusiers.

Samedi matin, c'est le bruit qui nous a tous réveillés. Ça criait des ordres en allemand et on entendait des bruits de moteurs. Même mon frère s'était assis sur le lit.

« C'est quoi ce bruit ? » qu'il a demandé.

« On dirait qu'ils s'en vont » a dit ma mère.

« Il n'y a qu'à ouvrir les volets » que j'ai dit.

Mon père a allumé la lumière et il a vu qu'il n'était que quatre heures du matin, que c'était beaucoup trop tôt pour ouvrir les volets et que le mieux, c'était d'attendre.

Seulement il n'y a pas eu moyen de se rendormir. Pas seulement à cause du bruit, mais tellement on était excités par l'idée qu'ils étaient peut-être en train de partir. Et c'était sûr que le bruit, c'était le bruit de camions qui passaient devant nos fenêtres. On a quand même attendu pas mal de temps, après qu'il n'y ait plus eu de bruit, pour ouvrir les volets.

Ils étaient partis.

Fallait voir comme on était content. Et on n'était pas les seuls. Tout le monde était aux fenêtres, même le docteur Chefdeville, en face, fallait voir comme il rigolait, lui qui avait toujours l'air tellement sérieux. Et puis les gens sont sortis et tout le monde s'est mis à parler avec tout le monde. Il y avait là la grosse madame Pétour, celle qui chaque fois qu'elle me rencontrait me serrait contre sa poitrine, et ça m'empêchait de respirer, mais je ne pouvais pas lui dire parce que ça lui aurait fait de la peine et que je l'aimais bien. Les Boucher aussi, nos propriétaires, étaient sortis et ils avaient l'air aussi contents que tout le monde, même si mon père, quand il parlait d'eux, disait qu'on ne savait jamais ce qu'ils pouvaient bien penser et c'est vrai qu'ils ne parlaient pas beaucoup. Monsieur Vergnaud, le quincaillier qui avait sa boutique un peu plus loin était là aussi et tout le monde faisait le V de la victoire avec les doigts. C'était comme si on avait gagné la guerre. Et c'était presque pareil parce que, dans l'après-midi, ce sont les FTP qui sont arrivés et qui nous ont dit qu'à partir de maintenant, Rochechouart était libérée et que les Allemands ne reviendraient plus jamais.

Mon père a remis la carte sur le mur et en plus des deux fils de laine rouge qu'il y avait avant, il y en avait maintenant un tout petit du côté de la Normandie.

C'est le lendemain qu'on a appris où ils étaient allés, les Allemands, quand ils étaient partis de Rochechouart. À Oradour-sur-Glane, et on racontait que là-bas, ils avaient mis le feu à toutes les maisons, et ils avaient enfermé les gens dans l'église, même les femmes et les enfants, et ils les avaient tous tués et brûlés. C'était tellement horrible qu'il y avait des gens qui n'y croyaient pas. Ils disaient que les Allemands, qu'ils tuent les maquisards, c'était normal, c'était la guerre, mais des gens qui n'avaient rien fait, et en plus des femmes et des enfants, c'était complètement fada, c'était pas possible. N'empêche que pendant longtemps, on n'a plus pensé qu'à ça, que les Allemands allaient revenir et qu'ils allaient brûler les maisons et tuer tout le monde à Rochechouart. Surtout qu'il paraît même qu'ils étaient revenus, pas très loin, à Chabanais, et qu'ils avaient brûlé des maisons, mais sans tuer les gens. Je ne sais pas si c'était vrai, mais en tout cas, c'était ce qui se disait.

Les FTP n'avaient pas raconté d'histoires. Les Allemands, on ne les a plus jamais vu revenir. Et ce qui s'était passé à Oradour, même ceux qui n'y avaient pas cru le premier jour, ils ont fini par savoir que c'était vrai. C'est sans doute pour venger les gens d'Oradour que les FTP ont arrêté les miliciens, et même qu'ils en ont tué un, le photographe, celui qui habitait dans la rue qui va au cimetière. Moi, j'ai pas vu, mais c'est un copain qui habitait juste à côté de la maison du milicien qui nous a raconté. Le milicien, quand les FTP sont venus le

chercher, il n'avait pas voulu sortir. Alors les FTP ont enfoncé sa porte, ils l'ont traîné dehors et ils lui ont tiré dessus avec leurs mitraillettes, et la femme du milicien est sortie en criant et elle a traité les FTP d'assassins quand elle a vu que son mari était mort.

C'est à cause de cette histoire-là que j'ai eu ma première discussion politique. C'était avec Boschetti et Philippon, on était assis sur le mur en face de l'hôtel Duvoisin. Moi, je trouvais que les FTP avaient eu raison, parce que les miliciens, c'était la même chose que les Allemands, et même pire, parce que les miliciens, eux, c'étaient des Français qui faisaient la guerre aux Français. Les deux autres, ils trouvaient que c'était pas bien, parce que ce milicien-là, il avait rien fait que coller des affiches et qu'il n'avait jamais embêté personne.

« Tu dirais pas ça s'il était venu arrêter ton père », que j'ai dit à Boschetti.

« Sauf qu'il a jamais fait d'histoires à mon père » qu'il m'a répondu.

Moi, je n'ai plus su très bien quoi dire. À la fin, on s'est quand même mis d'accord que les collabos et les miliciens de Rochechouart, c'étaient pas vraiment des salopards, parce que s'ils avaient voulu, quand les Allemands étaient là, ils auraient pu dénoncer plein de gens et ils ne l'avaient pas fait.

« Ça, c'est vrai, que j'avais dit. Mais c'est sans doute qu'ils avaient peur des FTP. » Boschetti et Philippon avaient été d'accord.

Les semaines qui ont suivi, ça a été les plus belles grandes vacances de ma vie. D'abord, il faisait très beau. Ensuite, les Allemands n'arrêtaient pas de reculer et même qu'on disait que les Américains avaient inventé un nouvel avion, et que contre cet avion les Allemands ils pouvaient rien faire et que la guerre, ils allaient la perdre encore plus vite.

Avec les copains, on passait notre temps dehors. Et c'étaient pas les occupations qui manquaient. Par exemple, avec un canif, on se taillait des bateaux dans de l'écorce de sapin et on jouait à celui qui descendrait la rivière le plus vite. Ou bien on découpait des bouts de cageots à légumes et on fabriquait des moulins à eau qu'on coinçait entre deux pierres au bord de la Graîne. Des fois, on allait se baigner, mais il fallait faire attention, à cause des vipères d'eau. Les autres vipères, et il y en avait plein dans les Allées en dessous du château, c'était facile de les attraper, il suffisait de leur coincer la tête avec un bâton fourchu et ensuite de les attraper par la queue, parce que les vipères, elles peuvent pas se redresser. On essayait aussi d'attraper les lézards qui couraient sur les pierres des murs, mais c'était moins facile que les vipères, parce qu'on se retrouvait avec la queue du lézard dans la main et que lui, il arrivait toujours à filer. Il paraît que ça ne leur fait pas mal et que leur queue, elle repousse. Les grillons, il y en avait plein dans le pré, celui qui est en dessous du lavoir et qui descend jusqu'à la Graîne. C'est facile à attraper, les grillons. Il suffit d'un brin d'herbe qu'on fait rentrer dans son trou, et ça doit le chatouiller, parce qu'il finit par sortir et il n'y a plus qu'à l'attraper et le mettre dans une boîte d'allumettes pour jouer ensuite avec. Mais c'étaient surtout les cerfs-volants qu'on préférait attraper. Les cerfs-volants, c'est nettement plus intéressant que les grillons, parce qu'on peut leur accrocher un fil à leurs cornes et leur faire tirer une boîte d'allumettes, et c'est comme un cheval qui tire une charrette et on peut comme ça organiser des courses. Sauf qu'ils s'en allaient dans tous les sens et il y en avait même qui réussissaient à s'envoler. Il y avait aussi les hannetons, on leur accrochait un long fil à la patte, et ils s'envolaient et tournaient au-dessus de nous, mais ils ne pouvaient pas s'échapper, à cause du fil. Des fois, on allait jouer au lavoir. Boschetti avait un sous-marin en bois avec une hélice qui marchait avec un élastique et qu'on remontait en la faisant tourner à l'envers, et ensuite on le lâchait et il faisait tout seul toute la longueur du lavoir.

J'avais quand même le temps de m'occuper de mon jardin. Mon jardin, c'était un petit bout de terre, sous le mur en face de la cabane des WC, à côté des clapiers où il y avait les lapins, et monsieur Boucher, il m'avait dit que je pouvais planter là ce que je voulais. Moi,

j'avais planté des pommes de terre, parce que les pommes de terre, ça pousse vite et elles font des fleurs blanches. Avec ma récolte, une fois, ma mère nous avait fait de la purée et elle était drôlement bonne. Avec, on avait mangé du gigot. Faut dire qu'à Rochechouart, du gigot, on en mangeait souvent parce que les fermiers, ils en vendaient toujours à ma mère.

Quand c'était jour de marché, on allait chercher des pêches, ou des abricots, ou des prunes, et ma mère nous faisait un clafoutis avec. Les fruits, ça coûtait presque rien, parce que les paysans, il n'y avait plus qu'au marché qu'ils pouvaient les vendre, leurs fruits, alors qu'avant, ils les envoyaient dans les villes, mais il paraît que c'était plus possible à cause des trains qui ne circulaient plus, et que c'était pour ça que leurs fruits, ils les vendaient pour presque rien et même que souvent ils nous les donnaient. Les pêches, elles sentaient drôlement bon et qu'est-ce qu'elles étaient sucrées ! Mais moi, je préférais quand-même les prunelles qu'on cueillait dans les haies et qui faisaient sur la langue une drôle d'impression, comme du sable acide qui serait sucré

Des fois, j'accompagnais mes parents chez les Neumond. Les Neumond, c'étaient un vieux monsieur et une vieille dame qui étaient devenus des amis de mes parents et qui avaient tous les deux des cheveux tout blancs. Ils habitaient une maison sur le chemin en terre qui monte pour aller à l'école. Je les aimais bien les Neumond, mais ce que j'aimais surtout, c'était leur jardin. Du dehors on ne pouvait pas le voir, à cause des grands murs et du portail en bois. Mais dedans, c'était comme ça que j'imaginai le paradis. Il y avait plein de fleurs, des roses, des pivoines, des glaïeuls et des fleurs dont je ne connaissais pas le nom et aussi plein d'arbres, des pêchers, des abricotiers, des pommiers et des poiriers et des cerisiers, mais pour les cerisiers ce n'était plus la saison. Monsieur Neumond il n'arrêtait pas de travailler dans son jardin.

« C'est le plus beau jardin du monde ! » que j'ai dit un jour à monsieur Neumond.

Ça l'avait fait rire. Je me souviens, il s'était penché vers moi, je ne pouvais pas voir ses yeux à cause du soleil sur ses lunettes. « Le plus beau, je ne sais pas, mais le plus beau que je puisse faire, oui. » Et puis il avait dit aussi que c'était beaucoup de travail, et c'est vrai qu'il passait beaucoup de temps à travailler dans son jardin. « On n'a jamais rien sans rien, qu'il avait ajouté. On n'a jamais rien sans rien », qu'il avait répété, et il m'avait pris par les épaules et m'avait dit : « N'oublie jamais : on n'a jamais rien sans rien ! »

Ce qui était bien, aussi, c'était que comme il n'y avait plus école, j'avais le droit de me coucher tard. Cette année-là, le ciel, la nuit, était plein d'étoiles. Ma mère, elle aimait bien regarder les étoiles et c'est elle qui m'a appris à reconnaître la Grande Ourse, et la Petite Ourse avec l'étoile polaire. C'est aussi cette année-là qu'une nuit, elle m'a montré le croissant de la lune et m'a appris que la lune ment.

« Ça veut dire quoi, la lune ment ? »

« Ça veut dire que quand la lune dessine un D, elle Croît, et que quand elle dessine un C, elle Décroît. »

Ça, je ne l'ai plus jamais oublié.

Et puis est arrivé le premier plus beau jour de ma vie, le 14 juillet. Il y avait des drapeaux bleu, blanc, rouge partout, et ils avaient installé une estrade sur la place du château, et les FTP ont défilé, et ensuite tout le monde a chanté la Marseillaise et il y a eu plein de discours, pas très intéressants, sauf celui qui disait que le Limousin était presque entièrement libéré et que bientôt, ce serait toute la France qui serait libérée. Moi, je trouvais qu'il exagérait, parce que le fil rouge, du côté de la Normandie, il bougeait pas beaucoup. Mais comme ça avait l'air de quelqu'un d'important chez les FTP, il devait savoir des choses qu'on ne savait pas. C'est en plein milieu de la cérémonie qu'il est arrivé, l'avion. C'était un petit avion allemand, avec la croix noire sur les ailes, un avion de reconnaissance qu'ils ont dit, les

gens, et il a tourné plusieurs fois au-dessus de nous avant de s'en aller. Les gens, ils couraient dans tous les sens et il y en a plein qui sont allés se cacher sous les arbres du marché. Et c'était sûr que les Allemands avaient tout vu de là-haut, et qu'ils allaient revenir et on ne parlait plus que de ça, et que ce serait terrible, pire qu'à Oradour. Et le monsieur important des FTP avait beau leur dire qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, les gens n'étaient quand même pas très rassurés.

Pourtant, c'était lui qui avait raison.

C'est quand les Américains et les Français ont débarqué en Provence que mon père a commencé à ne plus s'intéresser à la carte. Pourtant, ça avait drôlement avancé du côté des Russes, et en Italie aussi, et même le fil de la Normandie, il était drôlement long maintenant.

Mon père, il n'en parlait pas, mais je savais bien qu'il était inquiet pour sa famille à Varsovie. C'était peu avant qu'on vienne à Rochechouart qu'on avait eu de leurs nouvelles, et depuis, plus rien. Et ce qui l'inquiétait encore plus, et c'est sans doute pour ça qu'il ne s'intéressait plus à la carte, c'est que les Russes, ça faisait des jours et des jours qu'ils étaient arrivés devant Varsovie, mais qu'ils s'étaient arrêtés. Pourtant, chez les Nowak où il continuait d'aller écouter la radio de Londres, il avait appris que les résistants polonais avaient libéré Varsovie et que les Russes, la seule chose qu'ils avaient à faire, c'était de traverser la Vistule, le fleuve qui passe à Varsovie.

Moi, la Vistule, je l'avais sûrement vue, mais je ne m'en souvenais pas. Faut dire que je n'avais que trois ans et demi, c'était trois ans avant la guerre, quand mon père nous avait emmenés en voiture, ma mère et moi, rendre visite à notre famille de Varsovie. On avait traversé l'Allemagne et je me souviens très bien qu'on s'était arrêté dans une ville où mon père était sorti de la voiture pour demander son chemin et un policier allemand s'était approché et avait demandé quelque chose à ma mère, mais ma mère lui avait répondu en français qu'elle ne comprenait pas. Moi ça m'avait étonné, parce que je savais bien qu'elle le parlait, l'allemand, et je lui avais demandé pourquoi elle ne lui avait pas répondu en allemand.

« Parce que je n'aime pas ces gens-là », elle m'avait répondu

À Varsovie, on avait rencontré plein de gens, les parents de mon père, ses deux frères, et plein de cousins et de cousines et presque tous ils parlaient français, mais je ne me souviens plus de la tête qu'ils avaient. Il n'y a que des écureuils que je me souviens, c'était dans un grand parc où ils venaient me manger dans la main. Et aussi que pour dire bonjour aux dames, il fallait leur embrasser la main. Je me souviens aussi de mon petit cousin Sewusz, celui qui avait le même âge que moi et avec qui on m'avait emmené jouer dans le jardin de Saxe. Faut dire que la tête qu'il avait, ça je serais bien incapable de la reconnaître. Mais le coup de pelle qu'il m'avait donné sur le front, parce que ça l'avait énervé que je ne comprenne pas ce qu'il me disait en polonais, ça je ne pouvais pas l'oublier. Faut dire que la seule chose que je savais dire en polonais, c'était une chanson que mon père m'avait apprise *Vlas kotek napłotek imruga, imruga, wadna to piossenka nie dluga*. Moi, pour être gentil, je n'arrêtais pas de les lui répéter, les paroles de la chanson, mais ça, ça l'énervait encore plus que quand je lui parlais en français. En tout cas j'avais encore une marque sur le front quand on était revenu à Paris, et Sewusz, je ne voulais plus en entendre parler. J'avais beau n'avoir que trois ans et demi, ces choses-là, ça ne se pardonne pas.

C'est après l'armistice qu'on avait recommencé à avoir de leurs nouvelles, et Sewusz, on n'arrêtait pas de m'en parler. C'était Sewusz par ci, Sewusz par là, et qu'il n'allait plus à l'école, parce que les Allemands avaient fermé toutes les écoles, et que ça ne l'empêchait pas de travailler à la maison, et que ce serait bien que je prenne exemple sur lui, parce qu'il travaillait tellement bien et aussi qu'il savait déjà parler français. Et alors ? Ça faisait longtemps que je parlais français, moi, et ça, ça n'avait l'air d'intéresser personne ! Et, puis il

avait drôlement de la chance, lui, de ne pas y aller à l'école, que j'avais dit à mes parents, mais ça ne leur avait pas plu du tout. Paraît que je ne pouvais pas comprendre et que je ne disais que des bêtises. Moi, ce que j'avais compris, c'est que ce Sewusz-là, même quand il était loin, il continuait de faire rien que m'empoisonner la vie.

Ensuite, c'était devenu difficile pour eux, parce que tous les Juifs de Varsovie, les Allemands les avaient enfermés dans un quartier spécial de Varsovie, où ils vivaient les uns sur les autres. C'est là que j'avais appris un nouveau mot, ghetto, et que mon père m'avait expliqué que c'était un mot italien qui signifiait, dans le temps, le quartier où on enfermait les Juifs, à Venise, une ville en Italie. Tous les gens de notre famille de Varsovie, même ceux qui n'étaient pas entièrement juifs, ils étaient dans le ghetto, et comme ils manquaient de médicaments, ma mère devait aller à l'Institut Pasteur chercher des vaccins pour leur envoyer. Même qu'un jour, en revenant de l'Institut Pasteur, elle m'avait dit qu'elle avait vu là-bas des docteurs qui faisaient des piqûres à des rats et que ce serait bien si plus tard, quand je serai grand, je faisais ce métier. Moi je trouvais que ce n'était pas une bonne idée, que les rats c'était dégoûtant, et que faire des piqûres à des rats c'était pas un vrai métier et qu'elle savait bien que ce que je ferai quand je serai grand, c'est explorateur.

C'est avant qu'on s'en aille à Rochechouart qu'on a commencé à ne plus en recevoir de nouvelles, de notre famille de Varsovie.

Alors je comprenais bien que mon père était malheureux de ne pas savoir comment ils allaient. Moi aussi j'avais été malheureux quand je ne l'avais pas vu pendant presque un an, mais au moins il nous envoyait des cartes postales, et moi je pouvais lui écrire. Faut pas croire que ces cartes postales, c'étaient des cartes postales avec des images. Pas du tout. C'étaient des cartes postales faites spécialement pour le courrier, avec le timbre du maréchal Pétain imprimé dessus, et il n'y avait que comme ça qu'on avait le droit d'écrire, parce que les Allemands, il fallait qu'ils puissent lire tout ce que les gens s'écrivaient. Même qu'au début, quand on était à Rochechouart, mon père, il y avait des amis à lui qui lui envoyaient des cartes postales pour lui donner de leurs nouvelles ou des nouvelles de gens qu'il connaissait. Et pour pas que les Allemands comprennent, quand ils voulaient dire que quelqu'un avait été arrêté, ils disaient qu'il était allé rendre visite à sa tante en province. Et puis, mon père n'a plus reçu de cartes postales et c'était sûr que ses amis, eux aussi, étaient allés rendre visite à leur tante en province. Mes parents croyaient que je ne comprenais pas, mais j'avais bien compris.

C'est quand les Russes se sont arrêtés de l'autre côté de la Vistule que j'ai commencé à poser des questions à mes parents sur tous ces gens de notre famille de Varsovie que j'avais vus quand j'étais petit. Mes grands parents du côté de mon père, lui s'appelait Hermann et elle Régine, j'ai oublié ce qu'ils faisaient dans la vie. L'aîné des frères de mon père, Ludwig, il n'avait jamais appris de métier, il vivait chez mes grands parents et la seule chose qui l'intéressait, c'étaient les dialectes allemands. Il paraît qu'il en connaissait plein, mais que ce n'est pas avec ça qu'on peut gagner sa vie. On racontait qu'au début de la guerre, il se promenait dans les rues de Varsovie avec un chien sur lequel il avait marqué : *Hitler*. Moi, je me souvenais que quand on était à Varsovie, j'avais été malade, et il me faisait rire en entrant dans la chambre avec une canne en équilibre sur son nez. Mon père disait de lui que c'était un original, mais il n'en parlait pas beaucoup. Il parlait beaucoup plus de son autre frère, Max, celui qui était ingénieur, et sa femme, c'était ma tante Ida et elle, elle était pharmacienne. Les autres parents que j'avais rencontrés, c'était du côté de ma mère. Il y avait tante Anna, Anna Koerner, qui était la sœur de ma grand-mère de Fontenay-sous-bois. Son fils Lucien, qui était avocat, c'était le père de Sewusz. Sa fille, Thérèse, mon père en parlait toujours avec beaucoup d'admiration. Elle était mariée à un docteur qui s'appelait Karbowski, mais ce n'était pas pour ça que mon père l'admirait, mais parce que, comme il disait, elle avait une

sacrée personnalité et même qu'elle était connue en France, pas seulement parce qu'elle travaillait pour un journal de Paris, l'Intransigeant, mais aussi parce qu'elle avait traduit en français des livres d'écrivains polonais. Thérèse Koerner-Karbowska qu'elle se faisait appeler. Elle avait traduit en français plein de poètes polonais, et même le Victor Hugo polonais, Adam Mickiewicz qu'il s'appelle, et c'est pour ça qu'elle avait été invitée quand on avait inauguré sa statue à Paris. Elle avait aussi traduit une pièce de théâtre qui avait été jouée dans un théâtre à Paris par quelqu'un qui s'appelait Gaston Baty. L'autre cousine de ma mère, Cécile, elle aussi était mariée, son mari s'appelait Steyermark, il n'était pas Juif, mais Protestant, et ils avaient deux fils, Georges et Paul, qui étaient beaucoup plus vieux que moi et qui étaient aussi Protestants. Il devait y en avoir plein d'autres, des cousins et des cousines, des qui étaient Juifs et des qui étaient pas Juifs, mais ce n'est que de ceux-là que mes parents me parlaient.

Le 25 août, les Russes n'avaient toujours pas traversé la Vistule.

6

Le 25 août 1944, ça a été le deuxième plus beau jour de ma vie.

C'était la fin de l'après-midi. J'étais chez mon grand père, au premier étage, quand j'ai entendu madame de Saint-Clair qui m'appelait de son jardin, juste en face. Je me suis penché par la fenêtre.

« Viens vite ! » qu'elle m'a dit.

Il y avait la TSF qui marchait.

« Écoute ! »

Il y avait quelqu'un, dans le poste, qui disait qu'on était à l'écoute de la radio de Paris libérée.

Après, je ne sais plus. Je ne pouvais plus rien entendre, tellement je chialais.

« Maintenant tu vas nous quitter et on te regrettera bien ». Ça, ça n'avait rien arrangé et il avait fallu qu'elle me prenne contre elle, dans ses bras, pour que je finisse par me calmer.

« Tu devrais aller prévenir ton grand père et tes parents, depuis le temps qu'ils attendent ça, eux aussi, tu ne crois pas ? »

Mon grand père, il ne comprenait rien de ce que je lui racontais, parce que je n'arrivais pas à parler, tellement je m'étais remis à chialer. Après, j'ai couru chez mes parents mais, heureusement, je n'ai pas eu besoin de leur dire, parce quelqu'un leur avait déjà dit.

Le lendemain, j'ai passé toute la journée chez les de Saint-Clair à écouter la TSF. Qu'est-ce que je regrettais de ne pas être sur les Champs Elysées pour voir le général de Gaulle.

C'est pas longtemps après qu'on est rentrés à Paris.

Le monde qu'il y avait dans le train et le temps qu'on a mis pour arriver ! Le train, c'est sûr qu'il était bondé, à cause que des trains, il n'y en avait pas beaucoup, tellement il y avait eu de bombardements ou de sabotages pour empêcher les Allemands de s'en servir. Les gens s'entassaient dans les compartiments, pas seulement sur les banquettes, mais même par terre et dans les filets à bagages. Nous, c'est dans le couloir qu'on avait voyagé, assis sur des valises. L'aventure que c'était pour aller aux toilettes ! Mais ça ne faisait rien, les gens ça ne les mettait pas de mauvaise humeur. Eux aussi ils rentraient chez eux, sans doute, et c'était ça

qui comptait. À Orléans, il avait fallu changer de train, parce que le pont de chemin de fer qui traversait la Loire était démoli. La passerelle en bois par où on avait traversé était juste au-dessus de l'eau et on se serait cru sur un bateau tellement elle se balançait. De l'autre côté il y avait un train vide qui nous attendait, mais quand on est reparti, il était aussi plein que celui d'avant, sauf que cette fois-ci on avait pu s'asseoir dans un compartiment.

C'était chouette de retrouver le métro ! Il y avait plein de stations fermées où le métro passait sans s'arrêter, mais heureusement, Bastille, c'était ouvert.

Et cette fois-ci j'y étais vraiment devant notre porte du cinquième étage, et mon père il mettait la clef dans la serrure, et la porte elle s'ouvrait, et c'était sûr que ce n'était plus un rêve et que je n'allais pas me réveiller. Peut-être quand-même que ça aurait été mieux si je m'étais réveillé, parce que l'appartement, c'était plus celui que je me rappelais. Il n'y avait plus rien. Il était complètement vide. Les Allemands avaient tout déménagé, même l'ampoule du couloir, avec la douille, il n'y avait plus que les fils électriques qui dépassaient. La seule chose qu'il y avait, c'était de la poussière, plein de poussière et quand on marchait et qu'on parlait, ça résonnait comme dans le tunnel de Boigneville.

Alors, comme ce n'était pas possible d'habiter là, c'est chez mes grands parents, à Fontenay-sous-bois, que je suis retourné habiter. J'étais drôlement content de retrouver ma grand-mère, et elle aussi. Les Allemands l'avaient oubliée, et ma tante aussi, et tout le monde disait que c'était un miracle.

N'empêche que si notre appartement était tout vide, le bois, en face de chez mes grands parents, c'était pas pareil. Un camp militaire américain que c'était devenu, avec plein de tanks, de jeeps, de camions et de tentes, tout ça kaki avec une grande étoile blanche, pas comme celle qu'on m'avait fait porter qui avait six branches, non, cinq branches seulement qu'elle avait, celle-là, et il n'y avait rien marqué dedans. Il y en avait tellement partout des tanks, des jeeps et des camions, que les pelouses on ne les voyait même plus. Avec mon ami Claude Didier que j'avais retrouvé, et aussi Robert Paris, le fils des concierges de l'immeuble de mes grands parents qui était devenu notre copain, on allait discuter avec les soldats. Enfin, essayer de discuter, parce qu'on ne comprenait rien de ce qu'ils nous racontaient, et eux pareil, et ça les faisait rigoler, surtout les soldats noirs, et c'était eux que j'aimais le plus parce qu'ils avaient l'air plus que les autres d'être contents qu'on essaie de parler avec eux. C'est là que j'ai appris mes premiers mots d'américain : OK, chewing gum et thank you. Les Américains, ils nous laissaient monter dans les jeeps et aussi dans les camions. Claude avait eu plus de chance que moi, il était monté dans un tank. Faut dire que, comme lui il habitait là tout le temps, il y allait plus souvent que moi chez les Américains. Moi, il y en a quand même un qui m'a emmené en jeep faire le tour du lac des Minimes. C'était drôlement chouette. Le seul endroit où on n'avait pas le droit de s'approcher, c'était là où étaient les camions citernes. De toute façon on n'aurait pas pu, à cause des fils de fer barbelés qu'il y avait tout autour.

Il y avait un Américain qui venait souvent chez ma grand-mère pour bavarder, mais pas en américain, en polonais, parce que cet Américain, ses parents venaient de Pologne, et il avait appris le polonais quand il était petit, et il était drôlement content de pouvoir parler avec quelqu'un d'autre que ses copains américains. Mais il paraît qu'il faisait des tas de fautes et ça faisait beaucoup rire ma grand-mère.

« Qu'est-ce qu'il dit de tellement drôle ? » que j'ai demandé une fois à ma grand-mère quand il était parti.

« Eh bien, par exemple, quand il parle de sa femme, au lieu de dire « ma femme » ou « mon épouse », il dit « ma femelle ».

Moi, je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle là-dedans.

De toute façon, ce qui était bien avec cet Américain-là, c'est que chaque fois qu'il venait voir ma grand-mère, il apportait du chocolat, et moi, ça faisait drôlement longtemps que je ne savais plus ce que c'était.

À la fin de l'été, j'étais retourné à Paris, parce que mes parents avaient réussi à trouver des lits, des chaises et des tables et tout ce qu'il fallait pour vivre normalement. C'est en arrivant au troisième étage que j'ai remarqué l'espèce de ficelle avec un cachet rouge sur la porte du troisième étage. La première fois, je ne l'avais pas vue, tellement j'étais monté vite pour arriver au cinquième.

« C'est quoi ça ? » j'ai demandé à ma mère.

« Des scellés »

« Ça sert à quoi ? »

« À empêcher d'entrer. »

« Comment ils font alors, les Ankiermann ? »

Ma mère m'a regardé d'un drôle d'air, elle ne m'a pas répondu, et j'ai bien compris qu'il valait mieux que j'arrête de poser des questions.

Les meubles qu'ils avaient récupérés, mes parents, ça n'avait rien à voir avec ceux qu'on avait avant, je les trouvais même drôlement moches, mais je n'ai rien dit, parce que, ce qui était important, c'était d'être rentré à Paris.

Les autres aussi, ceux qui étaient partis en zone libre, ils étaient rentrés. La petite Edith, la fille des Lévis, les amis de mes parents, elle était revenue à Paris, avec sa mère et ses deux sœurs, mais leur grand appartement, rue Jules Cousin, au coin de la rue du Petit Musc, elles ne l'avaient pas retrouvé, parce que c'étaient d'autres gens qui habitaient dedans. Ça avait beau être une fille, j'étais quand même content de la revoir, parce que, avec la guerre, mes anciens copains, je ne savais pas ce qu'ils étaient devenus, et j'avais personne de mon âge avec qui parler. Elle, c'est dans un village qui s'appelle Boissey, à côté de Pont-de-Vaux, dans l'Ain, qu'elle avait été réfugiée. Et la plus grande peur de sa vie, à elle, c'est quand elle avait traversé la ligne de démarcation, parce qu'elle était cachée dans le wagon à charbon d'une locomotive, que là-dedans c'était noir comme dans un four, qu'on n'y voyait rien et depuis elle n'arrêtait pas d'en rêver presque toutes les nuits. C'est à cause d'un fermier qui s'appelait monsieur Maître pierre qu'elle avait passé la guerre à Boissey. La mère d'Edith, pendant la guerre de 14-18, elle avait été la marraine de guerre de monsieur Maître pierre. Marraine de guerre, ça voulait dire qu'elle lui écrivait des lettres et qu'elle lui envoyait des colis quand il était dans les tranchées. Quand la guerre de 14 a été finie, ils ont continué de s'écrire, mais seulement pour la nouvelle année, pas plus. C'est quand les Allemands ont commencé à arrêter les Juifs qu'elle a reçu une lettre de monsieur Maître pierre qui lui disait que maintenant qu'elle était dans le malheur, c'était à son tour à lui de lui rendre service et qu'elle pouvait venir quand elle voulait. C'est comme ça qu'elles s'étaient retrouvées toutes les quatre à Boissey. Edith aussi était contente d'être rentrée à Paris, mais elle était toujours triste parce que son père, qui avait été arrêté par les Allemands, elle n'avait aucune nouvelle de lui. Mon cousin Gérard aussi était rentré, celui qui avait cinq ans de plus que moi et qui habitait Boulevard Beaumarchais, l'immeuble d'à côté, celui où la concierge, c'était madame Petitjean. Eux, c'est en Algérie qu'ils étaient partis. Avant la guerre, son père fabriquait des violons, mais maintenant il était officier dans l'armée française et il continuait la guerre.

Moi, la guerre, j'y pensais plus beaucoup, parce que j'avais commencé le lycée.

C'est à Charlemagne que mes parents m'avaient inscrit. Au début, ça avait recommencé comme à Rochechouart, les autres se moquaient de moi, à cause de mon accent, mais ça n'a pas duré, j'ai arrêté de dire tèt et fi de loup, et mon accent du Limousin, je l'ai vite perdu. Le plus difficile, les premiers jours, ça avait été de retenir le nom de tous les copains, parce que

c'était pas comme à Rochechouart, on était au moins cinquante dans la classe. Les professeurs, c'était plus facile à retenir, ils étaient pas tellement. Il y avait monsieur Hugon, le prof de lettres, monsieur Massot qui était prof d'anglais, monsieur Prévost qui était prof de maths, et j'ai oublié le nom du prof d'histoire-géo, mais ça, ce n'est pas étonnant, l'histoire-géo, j'ai jamais tellement aimé. Le proviseur, c'était monsieur Monteux, mais on ne le voyait jamais, et le surveillant général, il s'appelait Croquignol. C'était pas son vrai nom, mais ça lui allait bien.

Pour aller au lycée, je passais toujours par la place des Vosges. C'est pas que c'était le chemin le plus court, mais j'aimais bien, parce que c'est là que ma mère m'emmenait jouer quand j'étais petit.

À midi, je rentrais déjeuner à la maison et il y avait toujours les scellés sur la porte du troisième étage.

Mon père et ma mère parlaient de plus en plus souvent de la famille de Varsovie, et je sentais bien qu'ils se faisaient du souci, surtout que les Russes, ils avaient toujours pas traversé la Vistule, et mon père ne comprenait pas pourquoi.

Le jeudi et le dimanche, je continuais d'aller à Fontenay-sous-bois, chez mes grands parents. C'était pas tellement pour aller voir les Américains, maintenant j'étais habitué, mais pour jouer avec mon ami Claude et ses nouveaux copains, et surtout pour écouter la TSF, parce que chez nous il n'y en avait pas, mais il y en avait une chez mes grands parents. Des heures que je passais à l'écouter, la TSF, et à régler le gros œil vert qu'il y avait dessus.

C'est à cause de la TSF que j'ai bien été obligé d'y repenser, à la guerre. C'était pas longtemps avant Noël, et c'est à la radio que j'ai entendu que les Allemands, qui avaient pas arrêté de reculer jusqu'à maintenant, avaient recommencé à avancer, en Belgique, et que si ça continuait comme ça, ils allaient revenir en France. J'étais drôlement inquiet, et il n'y avait pas que moi, tout le monde ne parlait plus que de ça, même au lycée. On disait que Hitler, il avait découvert une nouvelle arme, contre laquelle on ne pouvait rien faire. Et aussi que les Allemands avaient inventé un avion qui marchait sans hélices et qui volait beaucoup plus vite que les avions américains et anglais. Tout le monde, et moi aussi, on s'est mis à avoir très peur.

Heureusement, ça n'a pas duré, les Allemands ont recommencé à reculer, les forteresses volantes n'arrêtaient pas de bombarder l'Allemagne et, après les vacances de Noël, les Russes ont fini par traverser la Vistule.

Mais c'était trop tard, parce que les Allemands avaient tué tous les résistants et tout fait sauter à Varsovie. Il n'y avait plus une seule maison debout, et les gens qu'ils n'avaient pas tués, on ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. C'est ce qu'ils disaient à la radio et c'était aussi écrit dans le journal que mon père achetait tous les matins. Franc-tireur il s'appelait, le journal. Et même que si maintenant c'était sûr que les Allemands allaient perdre la guerre, mes parents faisaient de plus en plus une drôle de tête.

Moi, je continuais d'aller au lycée, et j'avais recommencé à ne plus trop y penser, à la guerre. D'abord, j'avais beaucoup de devoirs et de leçons et je travaillais tous les soirs, souvent très tard, dans la cuisine, parce que c'était le seul endroit où il faisait chaud, à cause de la cuisinière. En plus, il y avait souvent des pannes d'électricité. La lumière s'en allait très lentement et quand elle revenait, c'était pareil, mais on ne savait jamais combien de temps ça allait durer. Il y avait bien la lampe à pétrole, mais il fallait économiser le pétrole. Alors on attendait, dans le noir, et souvent c'est longtemps après qu'elle revenait, la lumière, et que je pouvais terminer mes devoirs et le matin, j'avais du mal à me réveiller. Et puis j'avais de nouveaux copains. Mon meilleur copain, c'était Guy Souchal, il habitait près de la place Daumesnil et j'allais quelquefois chez lui, ou il venait chez moi, quand on n'avait pas classe,

on s'échangeait des illustrés, et ceux que je préférais c'étaient ceux où le héros c'était Luc Bras de Fer, ou bien on parlait des livres qu'on aimait bien, et de plein d'autres choses, mais pas de la guerre. Les autres copains, il y en avait tellement que je ne me souviens pas de tous. Ceux avec qui j'étais le plus souvent, c'étaient Archimbaud, Gautheret, Verlomme, Feuillatre, Lagarde, Lutfalla, Sambély, Yedikardachian, ou Salomon, celui qu'on appelait zizi, ou encore gros Bouyer ou petit Bouyer qu'on appelait comme ça, même les professeurs, parce qu'ils avaient tous les deux les mêmes prénoms. On jouait ensemble à la récré à la balle au mur ou au ballon prisonnier, ou bien on discutait sur les professeurs, mais la guerre, on n'en parlait jamais non plus. De toute façon, ça n'avait pas l'air de les intéresser, et moi je n'avais pas tellement envie d'en parler. Il n'y a qu'avec Albert May qu'on en parlait un peu. Lui, tout le monde l'appelait Marius, à cause de l'accent qu'il avait ramené de Toulouse où il avait été réfugié, comme moi à Rochechouart, et son boulevard Beaumarchais à lui, c'était la rue de Braque et, quand il était revenu, lui aussi les Allemands avaient tout déménagé chez lui.

La guerre, c'est au cinéma que j'allais la voir, avec mon père, quand il était d'accord pour m'emmener. Le cinéma, il était au début de la rue du Faubourg Saint-Antoine, tout près de la Bastille, et le film ça s'appelait « Pourquoi nous combattons » et c'étaient des actualités qui montraient toutes les batailles qu'il y avait eues depuis que les Allemands avaient commencé de perdre la guerre. Toutes les semaines il y avait un autre film, mais c'était toujours « Pourquoi nous combattons ».

La guerre, maintenant, c'était en Allemagne qu'elle se passait. Les Russes étaient entrés d'un côté et de l'autre côté c'étaient les Américains et les Anglais qui étaient entrés, et avec eux il y avait aussi l'armée des forces françaises libres avec le général Leclerc de la deuxième DB, celui qui avait libéré Paris. Sur les cartes du journal, l'Allemagne, elle devenait tous les jours plus rabougrie.

Si ça continuait comme ça, la guerre serait finie avant les grandes vacances. En tout cas, c'est ce que tout le monde disait.

7

Le premier mai 1945, c'était un mardi, je traversais la place des Vosges pour aller au lycée, et il neigeait. Il paraît que ça ne s'était pas vu depuis très longtemps. La guerre, elle continuait encore, mais on disait que ce n'était plus qu'une question de jours.

Elle s'est arrêtée le 8 mai.

Et les gens sont tous descendus dans la rue et ont fait la fête toute la nuit. Mais moi, la seule chose que j'ai entendue, c'est les cloches des églises et les sirènes, et la fête, c'est seulement le lendemain que j'en ai entendu parler, parce que mes parents, ça ne leur était pas venu à l'idée d'aller voir ce qui se passait dehors. C'était comme si c'était un jour comme les autres. Sans doute que la guerre, ça les avait trop fatigués. En tout cas, moi j'étais drôlement content que ce soit fini et qu'on ait gagné la guerre, et sûrement que le général De Gaulle, qui avait sa photo sur le mur au-dessus de mon lit, avec celles de Churchill, de Roosevelt et de Staline, les présidents de l'Angleterre, de l'Amérique et de la Russie, il devait être aussi content que moi.

C'est après qu'on a commencé à les voir revenir, ceux qui avaient été arrêtés par les Allemands. C'était facile de les reconnaître, à cause du drôle de pyjama rayé avec quoi ils étaient habillés. On les appelait les déportés.

Et c'est à ce moment-là qu'on a commencé à entendre parler des camps de déportés et qu'on a appris que ceux qui avaient été arrêtés, ils ne reviendraient pas tous.

8

La petite Ankiermann, elle est jamais revenue.

Pierre Lévis, il est jamais revenu.

Mon petit cousin Sewusz de Varsovie, il a été tué par les Allemands en même temps que sa mère, Marie, et sa grand-mère, Anna, la sœur de ma grand-mère de Fontenay-sous-bois. Des gens les avaient aidés à sortir du ghetto et une dame pas juive, qui habitait à la campagne à côté de Varsovie, les avait cachés chez elle. Seulement, quelqu'un les avait dénoncés, la Gestapo est arrivée et ils les ont fusillés sur place. Il avait neuf ans quand ils l'ont tué, Sewusz. Il n'y a que le père de Sewusz, Lucien, que les Allemands n'ont pas fusillé tout de suite. Lui, ils l'ont enfermé dans la prison de Varsovie, Pawiak elle s'appelait. Et au bout de quelques jours, comme le chef de la Gestapo de Varsovie, un dénommé Brandt, visitait la prison, et qu'il fallait bien qu'il fasse quelque chose de particulier pour qu'on se souvienne de sa visite, eh bien il a fait venir le père de Sewusz dans la cour de la prison et il l'a pendu de ses propres mains. Et la dame pas juive qui les avait tous cachés, elle a été arrêtée et personne ne sait ce qu'elle est devenue. Tout ça, on l'a appris par Cécile Steyermark et ses deux fils, Georges et Paul. Le mari de Cécile, comme il était cent pour cent pas juif, il n'était pas obligé de vivre dans le ghetto, et avec les relations qu'il avait, il avait réussi à les faire sortir et à les envoyer loin de Varsovie. Mais lui, il avait été dénoncé par un collègue, et envoyé à Auschwitz où il est mort. Eux, après la guerre, ils sont partis en Amérique.

Thérèse Koerner-Karbowska et son mari ont été arrêtés dans le ghetto de Varsovie et emmenés dans un camp de concentration d'où ils ne sont jamais revenus.

Les parents de mon père et son frère Ludwig, eux aussi ont disparu dans le ghetto de Varsovie, mais on n'a jamais su comment ils étaient morts. Il n'y a que son frère Max et sa femme, Ida, qui ne sont pas morts, parce qu'ils étaient communistes, et que les résistants communistes les avaient fait sortir du ghetto et les avaient cachés et leur avaient fabriqué des faux papiers pour qu'on ne sache pas qu'ils étaient Juifs. Après la guerre, ils sont restés en Pologne, mais mon oncle a gardé le nom de ses faux papiers et il s'est appelé Marian Jagodzinski et sa femme, elle s'est appelée Wanda Grouzka.

9

Voilà. Moi, j'ai eu une guerre heureuse.

Personne ne m'a jamais traité de sale Juif.

Je suis toujours resté avec mes parents.

Je n'ai jamais eu faim ni froid, et mes plus grandes peurs n'ont été que des peurs minuscules.

J'ai même joué aux billes au milieu des SS de la division *Das Reich*. J'ai même connu la libération alors que la France était encore occupée.

Et l'été 1944 à Rochechouart a été le plus beau de tous mes étés.

C'est plus tard que j'ai commencé à comprendre que j'avais eu beaucoup de chance. C'est plus tard que j'ai compris que j'avais été très protégé, et pas uniquement par ceux que je connaissais, mais sans doute par beaucoup d'autres dont je ne saurai jamais qui ils étaient.

C'est plus tard que j'ai compris que j'étais un survivant.

Et c'est bien plus tard que mes peurs se sont mis à grandir et qu'une mémoire qui n'est pas la mienne fait quelquefois, depuis, virer au gris les couleurs de mes souvenirs.